



NAÎTRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER. TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P. G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 2.

1^{er} FÉVRIER 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

UN DEUIL

Notre cher rédacteur en chef vient d'être frappé dans ses plus chères affections. Son fils unique, un beau jeune homme, qu'il y a peu de jours nous avions le plaisir de voir florissant de santé, a été brusquement foudroyé par la rupture d'un anévrisme.

Si nous n'avions pas en l'immortalité une foi profonde et solidement assise, il n'est sorte d'anathèmes que nous ne jetterions à cette mort féroce et stupide qui enlève, en un instant, un enfant adoré, l'espoir et la joie de toute une vie, à des parents si bons, si aimants, si dignes, à un père si

soucieux du bonheur de son foyer, si pénétré de nos saintes croyances et de son devoir de les répandre, coûte que coûte, non seulement autour de lui, mais partout où notre revue et les œuvres spirites vont porter la parole de paix et de vérité.

Eh bien ! non ! Mort, tu n'es pas pour nous la reine des épouvantes, arrière ! nous ne te craignons pas. Tu n'es rien autre que l'instant de la délivrance des chaînes terrestres, de la naissance à la grande et véritable vie de l'esprit libre et rayonnant.

Notre jeune ami n'était encore qu'à son aurore de la vie ; il n'avait goûté que les roses ; il en ignorait les noirceurs et les flétrissures. Pouvons-nous l'en plaindre ? Qu'était-il donc venu y faire ? Accomplir, comme tous, sa destinée ; travailler à son perfectionnement ; coopérer à celui des siens ; remplir un devoir, une douce mission, celle d'illuminer d'un rayonnement de tendresse un foyer familial, où il savait que régnerait un jour la foi en l'idéale évolution de l'esprit vers le progrès sans limites et vers un Dieu infini. Il avait doucement posé ses ailes blanches, à ce cher foyer ; et ce ne peut certainement être le vol funèbre de l'ange de la mort que nous venons d'entendre ? Non. C'est le mystérieux bruissement de ces mêmes ailes encore blanches, qui pour ne pas être ternies, ont repris vers le ciel leur sublime essor.

Pauvre père et pauvre mère qui pleurez, haut les cœurs ! *sursum corda* ! Vous les reverrez souvent, bien souvent ces ailes blanches : elles viendront ranimer le sourire et l'espoir sur vos visages désolés, et remplir vos cœurs de l'austère et céleste joie de la douleur courageusement supportée.

Oh ! quoique spirites, nous éprouvons toutes les défaillances humaines. L'esprit est fort mais la chair est faible. Que la mort ne menace que nous-mêmes, nous pouvons nous sentir assez forts pour la braver et l'accueillir presque avec joie ; mais que dure, implacable, elle frappe à nos côtés ceux qui nous sont chers, voilà ce que nous avons peine à supporter. Notre âme a beau être forte, elle a une enveloppe de chair qui lui communique ses tressaillements de douleur et de désespoir.

Eh bien ! soyons hommes ! que rien d'humain ne nous soit indifférent. Pleurons avec ceux qui pleurent, pleurons avec notre vieil ami, avec sa famille affligée. Rappelons-nous que tout a sa raison d'être, que rien n'est injuste, que tout, même les événements les plus cruels, les plus pénibles, contribue, ainsi que nous le reconnaitrons tôt ou tard, à notre future félicité. La rosée des larmes purifie le cœur : nous nous sentirons fortifiés et nous pourrions prier, prier avec efficacité, pour nos frères affligés, et les soulager en prenant notre part de leur lourd fardeau de peine.

Oui, unissons-nous, chers amis, chers frères, serrons-nous tous autour de notre cher et si éprouvé rédacteur en chef. Communiquons-lui toutes les

forces de nos ardentes sympathies pour qu'il supporte virilement cette terrible épreuve, et revienne bientôt reprendre sa place dans nos rangs pour travailler plus que jamais au triomphe de notre doctrine de vie sur la doctrine de mort !

Au nom de la Rédaction,

ALGOL

Nous espérons que notre ami et rédacteur en chef, M. Léopold Dauvil (commandant Mantin) reprendra bientôt parmi nous son poste de vaillant et fidèle pionnier de nos idées ; toutefois nous pouvons affirmer que, pendant son éloignement momentané de la *Revue* et du cercle Allan Kardec, dont il est le président en exercice, la rédaction de la *Revue* et le comité du cercle s'efforceront, par leur union fraternelle, de remplacer leur actif chef et collaborateur.

Un de nos anciens rédacteurs veut bien se charger de l'intérim de rédacteur en chef pendant l'absence de M. le commandant Mantin.

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LE BILAN DU MOYEN-ÂGE (Suite).

XVI

Triste est ce bilan, somme toute, en dépit des protestations des apologistes de cet âge sombre et tourmenté. Nous y reviendrons tout à l'heure ; pour le moment, disons, en passant, combien nous paraissent injustifiables les dates de fantaisie, entre lesquelles il a été pour ainsi dire officiellement encadré. A quoi donc riment ces deux dates : 475, époque où s'écroula l'empire romain et 1453, autre époque où Constantinople fut prise par Mahomet II ? De quel droit les historiens comparent-ils le cours ininterrompu des siècles à nos drames artificiels que coupent, en actes et en scènes, les chutes réglées à l'avance d'une toile de théâtre ? Il n'y a pas de chutes de toile dans l'histoire dont les phases, solidaires les unes des autres, s'enchaînent et s'engendrent successivement, en vertu de la grande et immuable loi qui fait suivre chaque cause de ses effets adéquats et qu'aucune puissance, en ce monde, ne saurait ni empêcher, ni même modifier. Les méfaits de la Rome papale, nous le savons, n'ont pas attendu la chute

de la Rome césarienne pour se manifester dans l'intensité de leur horreur et c'est bien après la date de 1453 que se sont renouvelés les iniquités et les sacrilèges.

C'est avec une lenteur moléculaire qu'évolue l'humanité et c'est séculairement que se prolongea la série des crimes inexpiables qui, sous le nom exécré « d'inquisition », naquirent à l'instigation du pape Innocent III, au concile de Vérone en 1184 et se poursuivirent, bien qu'avec d'heureuses atténuations, jusqu'en 1814, d'abord, pour renaître, pendant la Restauration, jusque vers l'année 1820.

Qu'est-il, en somme, cet « âge moyen » intercalé entre l'âge antique et l'âge moderne ? Si l'on peut dire que le premier, époque où dominèrent les passions sensuelles, fut l'enfance de l'humanité et que les temps qui succédèrent à la Renaissance en représentent l'âge viril, le moyen-âge, époque intermédiaire, présente chez la plupart des peuples européens — étant donnée chez eux la prédominance d'une rude énergie personnelle, d'un goût marqué pour les expéditions aventureuses, en même temps que d'une certaine propension à une sensualité plus ou moins mystique — présente, disons-nous, la caractéristique des jeunes individus de notre race.

Ce qui domine, au cours du moyen-âge tout entier, c'est le fait que le désir, plus encore, le besoin d'une transformation urgente se manifestèrent avec une telle énergie, que du milieu des ruines de l'empire, surgirent deux mondes politiques entièrement nouveaux : celui des Germains en Europe et celui des Arabes en Afrique et en Asie, en même temps que se formulèrent lentement deux religions : l'une, en Occident, sous le nom de Christianisme — appellation dont l'exactitude fut de courte durée — l'autre, en Orient, sous la dénomination de Mahométisme.

Ces deux religions, bien qu'ayant des principes communs, ainsi qu'en ont, du reste, toutes les doctrines plus ou moins religieuses du monde, ne purent dissimuler leur haine réciproque, mais n'en remplacèrent pas moins, chacune dans son domaine propre, le paganisme expirant, dont toutes deux furent, plus ou moins, les inconscientes héritières.

Qu'arriva-t-il encore ? C'est que les deux sociétés nouvelles, chacune d'elles s'inspirant du génie qui lui était spécialement adéquat, aboutirent à la genèse de deux régimes essentiellement différents, de telle sorte qu'après nombre de révolutions successives et de bouleversements plus ou moins tragiques, l'Orient devint la proie d'un despotisme écrasant, tandis que l'Occident donna naissance à des nationalités diverses, indépendantes, où se manifestèrent des tentatives d'évolution, mais au sein desquelles, en revanche, surgit un nouveau système politique se présentant sous la double forme du système féodal et de la hiérarchie cléricale — résultat désastreux, quoi qu'en puissent dire les apologistes du moyen âge.

Nous ne pouvons, à la vérité, contester que certains éléments plus ou moins féconds furent produits par cette période de l'histoire tour à tour trop vantée et trop amèrement critiquée peut-être. Il ne se peut pas que mille ans s'écoulent dans un état de stérilité complète. Nous reconnaissons que de l'esprit de la chevalerie envisagée dans sa phase première, ont émergé, d'une part, une sorte de respect pour la femme, caractère distinctif des peuples germains au sein desquels se sont formulées lentement les premières notions d'une vie de famille, d'autre part, des sentiments de loyauté, d'humanité, voire même une certaine religiosité poétique, où puisèrent trouvères et troubadours, pour charmer les populations naïves et répondre, dans une certaine mesure, au besoin d'émotions plus élevées.

C'est encore du sein de la chevalerie que surgirent des hommes qui, ayant quelques notions élémentaires de la justice immanente, se posèrent en champions de la faiblesse, de l'innocence, retorquant contre les châtelains brutaux la seule loi qu'ils reconnussent, le seul droit devant lequel ils s'inclinaient, c'est-à-dire le droit du plus fort, et obligeant ainsi la barbarie à se replier devant l'autorité, inconnue jusqu'alors, d'une sorte de civilisation armée, au-dessus de laquelle planait un certain idéal moral, bien vague, bien flottant, à la vérité, mais que reconnaissait, en tels cas donnés, cette société violente, corrompue et si souvent criminelle.

Il est incontestable, d'autre part, qu'en dépit de leur grossièreté foncière, se manifestèrent chez tels de ces hommes encore à demi barbares des goûts artistiques dont témoignent, depuis des siècles, nombre de belles œuvres, tableaux ou sculptures... en même temps qu'une sorte d'appétence ou d'aspiration vers l'invisible, vers l'infini, pourrait-on peut-être dire, ainsi que le prouve le caractéristique « élancement » de cette architecture, dite gothique, dont les glorieux spécimens illustrent le sol de notre Europe centrale et méridionale (1).

Oui, tels sont les éléments de rénovation, de progrès, de vie supérieure dont se compose l'actif de ce moyen-âge aux aspects multiples, aux contrastes violents... Mais le passif n'en demeure pas moins ; elles sont là, les tares sous leur double forme : ici, la féodalité criminelle et en face d'elle, la papauté néfaste. Faits et gestes de celle-ci, faits et gestes de celle-là, tels sont les éléments de corruption qui, pendant mille ans, « ont mijoté dans cette cuve immonde » ainsi que s'exprime, en termes un peu crus, un historien contempteur des gloires de la sainte Église romaine.

En politique, nous voyons le système féodal donner naissance à une orgueilleuse et insolente aristocratie, dont le génie désorganisateur et dissolvant s'attaque, en haut, au pouvoir central de la royauté, tandis qu'en

(1) N'est-ce pas, ici, le cas de rappeler le mot très poétique de je ne sais plus quel écrivain qui compare les hautes flèches des cathédrales à des « prières cristallisées ? »

bas il s'acharne avec fureur sur les libertés populaires qu'il restreint, le plus possible, quand il ne peut les anéantir.

Dans l'Église, nous voyons la puissance sacerdotale, qui dès longtemps a jeté son masque, s'élancer à l'assaut de tout pouvoir adverse, saper les bases de toute autorité qui lui porte ombrage... et dresser le trône apostolique au sommet de la hiérarchie, avec la prétention hautement affichée de dominer le monde dans son universalité, tant physique que morale et intellectuelle.

Féodalité, papauté, hydre à deux têtes qui aurait poussé vers l'abîme l'humanité désarmée, si la première n'avait été écrasée par les communes du ^{xii}^e siècle, tandis que la seconde était irrévérencieusement souffletée par la royauté naissante.

Et tandis que la féodalité se meurt et que la papauté décline, se relève l'esprit, cet esprit si longtemps enseveli dans la matière et qui se relève à la voix de quelques libres penseurs, à la tête desquels il faut placer le pauvre grand Abailard qui, foudroyé par plusieurs conciles, poursuivi avec acharnement par le fougueux saint Bernard, abbé de Clairvaux, s'éteignit en 1142, dans les bras de l'abbé de Cluny, Pierre le vénérable, son protecteur et son ami.

Il y mourut en humble moine, au fond d'une obscure abbaye, mais bien que victime des préjugés de son temps, bien qu'écrasé par l'autorité ecclésiastique, le pauvre moine humilié, persécuté n'en est pas moins l'un des plus nobles ancêtres des libérateurs de l'esprit humain et ce n'est pas sans raison, que les historiens de la philosophie lui donnent pour disciples tous ceux qui, pendant cinquante ans après lui, enseignèrent la dialectique et la théologie rationnelles. Ce réformateur qui, dans les plus hautes sphères de la pensée, rétablit l'autorité du jugement et les prérogatives inaliénables de la raison de l'homme, ce penseur dont le moine augustin Luther ne sera que le reflet, est bien le précurseur de la véritable réforme spirituelle de cette philosophie scolastique si longtemps « servante » de la théologie, mais devenue maîtresse à son tour et qui éclairée, vivifiée par les lueurs d'en haut deviendra la Science par excellence, la Gnose des humanités futures (1).

Voilà ce que fut ce moyen âge sur lequel il nous suffit de jeter un rapide coup d'œil d'ensemble, en nous abstenant d'insister sur les massacres déjà cités des Vaudois, des Albigeois ou Cathares, prétendus hérétiques dont le

(1) Il vient de paraître un ouvrage étrange, produit médianimiquement, qui, sous le titre d'*Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger dit Abailard*, nous donne comme la suite des recherches ardentes autrefois commencées par le philosophe du ^{xii}^e siècle, aussi bien dans le domaine des questions religieuses, que dans celui des problèmes sociaux et poursuivies, commentées, rectifiées dans ces *Entretiens post mortem*, avec la prescience de leur future évolution, inspirée et dirigée par la doctrine du Spiritualisme moderne.

sang inonda les vallées du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc — pas plus que sur les hideux procès de sorcellerie (1), sur la Saint-Barthélemy et autres dévoties exécutions qui, du fond du moyen-âge, se prolongèrent jusqu'au règne de Louis XIV, roi très chrétien, dont les dragons travaillèrent si vaillamment au milieu des infortunés Cévenols... pas plus enfin que sur les services rendus à la foi, sur tous les points de l'Europe centrale et méridionale, par la Sainte Inquisition, où si glorieusement s'illustrèrent les sanguinaires Dominicains. C'est par centaines de mille, c'est par millions, que les historiens ont relevé le compte des victimes de ces tueries effroyables, siècles horribles créés par l'Église qui, selon le mot de Michelet, eut toujours pour dogme, « le dogme de la fondamentale injustice. »

Qu'avons-nous besoin, maintenant, après avoir résumé l'œuvre antihumaine dont nombre de pontifes ont été les agents attirés, de décrire les alentours de cette cour papale, immense maison de commerce, où grouillaient des centaines d'employés, de bureaucrates, de notaires, de protonotaires, de collecteurs de taxes, s'efforçant, à qui mieux mieux, pour gagner de l'avancement, de grossir les revenus de la Caisse centrale, par le débit intelligent des marchandises courantes : absolutions, indulgences, messes payées, dispenses... et autres articles monopolisés par la papauté et dont le fructueux trafic fonctionne depuis la fin du x^e siècle jusqu'à nos jours, y compris, cela va sans dire (2).

Qu'avons-nous besoin, d'autre part, de passer en revue l'œuvre inepte, pour ne pas dire extravagante, des dix-huit conciles qui, toujours sous

(1) « Nos magistrats, lisons-nous dans la *Sorcière* de Michelet, qui depuis près d'un siècle s'étaient montrés relativement équitables, maintenant lancés dans le « Catholicon » d'Espagne se montrent plus prêtres que les prêtres. En feignant de repousser l'inquisition de France ils l'égalent et voudraient l'effacer, à ce point, qu'en une fois, le seul Parlement de Toulouse jette au bûcher quatre cents corps humains. Qu'on juge de l'horreur, de la noire fumée de tant de chair, de graisse qui, sous les cris perçants, les hurlements inimaginables, fond horriblement et bouillonne ! Exécrable et nauséabond spectacle qu'on n'avait pas vu depuis les grillades albigeoises ! »

« Mais cela c'était encore trop peu pour Bodin, l'infâme légiste d'Angers. Les sorciers sont si nombreux, disait-il, qu'ils pourraient, en Europe, refaire une armée de Xerxès de dix-huit cent mille hommes... Après quoi, exprimant un vœu à la Caligula, puissé-je, ajoutait-il, voir réunis ces deux millions d'hommes... afin qu'il me fût possible de les juger et de les brûler d'un seul coup. ! » — Voilà un juge bien inspiré par sa foi catholique.

(2) Nous donnons, ici, à titre de spécimen suggestif, la note relevée dans les Bureaux de la Curie romaine (Congrégation de la Daterie), pour l'année 1869.

1) Pour dispenses alimentaires, comprenant jeûnes, carême et jours de maigre obligatoire, y compris le million payé par la Cour d'Espagne, à elle toute seule.	12 millions
2) Pour autorisations de mariages entre parents	114 —
3) Pour annulations de mariages ou divorces	200 —
4) Pour dispenses de frais de chancellerie	20 —
Revenu total pour l'année 1869.	346 millions

Note empruntée au Journal *France et Évangile* (avril 1906).

l'inspiration prétendue du Saint-Esprit, ont fonctionné depuis le concile de Nicée jusqu'à ceux des temps modernes, où ont été, tour à tour, créés, modifiés, métamorphosés, parfois condamnés sans appel, pour être refaits au gré des circonstances, d'innombrables dogmes, tels'entre autres que l'adoration des images, la divinité de la Vierge, la demi-divinité des Saints, l'invention du purgatoire, le dogme de l'Eucharistie, l'infaillibilité papale, le Syllabus... nous ne citons que les plus connus — auxquels en succéderont d'autres, à coup sûr, car l'usine est toujours en pleine activité.

Restons en là pour le moment. N'est-ce pas en pleine Renaissance que nous retrouverons le même fanatisme, les mêmes crimes religieux et politiques ! Cette renaissance tant vantée n'a souvent eu d'autre effet que de recouvrir d'une sorte de vernis les infamies si souvent renouvelées, et qui donc oserait soutenir qu'en nos temps modernes, eux-mêmes, a pour toujours cessé, ou tout au moins s'est considérablement amoindrie, la lutte de l'obscurantisme autoritaire contre les aspirations de l'esprit nouveau qui, impérieusement, réclame les vivifiants bienfaits de la lumière, avec tous les privilèges de la liberté ?

LA RÉFORME

Lorsqu'en plein xvi^e siècle le moine augustin, Martin Luther, vint se dresser devant la grande figure du pape qui, depuis tant de siècles, faisait trembler le monde, la question de réforme était déjà mûre depuis longtemps. La résistance contre l'autocratie pontificale remonte bien haut dans le moyen âge. Elle est presque aussi ancienne que les prétentions de Rome à la domination universelle. Le droit de souveraineté absolue sur les princes et les peuples que les papes s'attribuaient comme représentants de Dieu sur la terre, l'insolence avec laquelle ils usaient des excommunications, la politique machiavélique qui ne leur faisait envisager, en tout et partout, que leurs propres intérêts, les impôts écrasants qu'ils prélevaient sur les pays étrangers, l'orgueil et l'arrogance des prêtres et des moines, les débauches auxquelles les entraînait leur célibat,... tous ces griefs avaient été signalés à diverses reprises antérieures. Depuis la translation du Saint-Siège à Avignon, la corruption universelle s'était accrue et propagée avec une scandaleuse rapidité et menaçait de détruire l'organisation hiérarchique elle-même de la grande machine ecclésiastique.

Cet état de choses amena, au commencement du xv^e siècle, la convocation des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, où il fut question de réformer sérieusement l'Église « chef et membres, » non seulement dans la question de ses dogmes, mais encore dans celle de sa discipline proprement dite.

Est-il besoin de dire que les papes réussirent à éluder la plupart des clauses de l'*ultimatum*, par les manœuvres les plus diverses, si bien que la situation générale n'en fut nullement améliorée, et que les griefs de la population allemande, en particulier, devinrent un thème qu'on n'oublia pas et qu'on reprit avec une vivacité nouvelle, dès le commencement du xvi^e siècle. La chevalerie était en pleine décadence. La bourgeoisie des villes, par contre, arrivait au faite de sa puissance matérielle et morale. Il ne s'agissait plus seulement de récriminations à l'adresse du corps ecclésiastique pris dans sa généralité, mais d'une protestation formelle contre les empiètements continus de l'autorité pontificale elle-même.

C'est au milieu de cette ardente fermentation des esprits que survint la querelle déjà commencée (à propos de la « vente des indulgences ») par le moine réformateur incontestablement suscité par les Guides de l'humanité. Au moyen de cette vente éhontée, les papes venaient de se créer une source de revenus immenses et c'est cela qui fit déborder le vase. Soudain éclatèrent le courroux et l'indignation de Luther qui, non seulement prêcha contre ce trafic odieusement exploité par la rapacité du pape Léon X, mais encore fit imprimer son sermon et l'afficha aux portes de l'église du château de Wiltemberg, ainsi qu'une longue série de propositions ou thèses concomitantes qui stigmatisaient la double question des indulgences et des pénitences non moins fructueuses.

On sait avec quelle violence éclata l'incendie, avec quelle rapidité surtout il se répandit dans tous les pays de l'Europe septentrionale. L'Eglise épouvantée essaya de calmer Luther, peines perdues ; il résista audacieusement. Le pape alors l'excommunia, mais le vieil engin pontifical désormais émoussé, ébréché, retombe inoffensif aux pieds du moine rebelle et ne fait qu'irriter les esprits. Les inquisiteurs dominicains, ne pouvant brûler Luther que protègent les princes allemands, brûlent tout au moins ses quatre-vingt-quinze propositions subversives... mesure désappréciée autant que maladroite qui amène l'ordre entier des moines Augustins.

« Simple querelle de moines », répétait le sceptique Léon X, qui ne se doutait nullement de la tempête à laquelle allait être livrée la barque de Saint Pierre.

S'envenimant, s'enflammant de plus en plus, la prétendue querelle de moines atteignit aux dernières limites de la discipline sacerdotale méconnue et violée, de la dogmatique sacrée elle-même outrageusement foulée aux pieds. N'écoutant rien, tête baissée, Luther se lança dans l'arène, avec l'entêtement caractéristique de sa race et tout l'emportement de sa nature, dont il ne méconnaissait nullement la fougue indisciplinée.

« Je ne saurais nier, avoue-t-il, que je suis plus violent que je ne devrais l'être ; mais puisqu'ils le savaient, pourquoi ont-ils lâché le chien ? »

Ah ! oui, certes, il était lâché le bouledogue ; et, de ses crocs, auxquels nul n'eût pu reprendre leur proie, il met en pièces dogmes et sacrements, mord la papauté elle-même... Mais s'il brise le fétichisme de la papauté, il recule et s'incline devant le fétichisme du Livre.

C'est que le pauvre Luther n'avait jamais fait d'exégèse. Il ignorait que ce Livre, devant lequel il renonçait à tout contrôle — croyant à l'inspiration plénière des Saintes Écritures — renferme bien des pages apocryphes. Il n'a pas remarqué que le Pentateuque — attribué à Moïse, mais en réalité successivement composé par des rédacteurs inconnus — se réclame, toujours, ainsi que beaucoup d'autres livres de l'Ancien Testament, d'un certain Jéhovah, Dieu judaïque par excellence et qui, en raison de son origine, a conservé tous les caractères de la race, se manifestant comme un dieu jaloux, vindicatif, impitoyable et combien sanguinaire à l'occasion (1). Si Luther qu'exaltait à juste titre sa colère iconoclaste, avait eu le temps d'y réfléchir, il aurait compris que ce n'était pas là le Dieu juste et miséricordieux que réclamait sa foi brûlante de néophyte. Mais sa théodicée n'est pas supérieure à celle de la Genèse et sa dogmatique personnelle, elle-même, se trouve en complet désaccord avec la doctrine évangélique.

Christolâtre, à la façon des ignares docteurs des conciles, il proclame la divinité suprême de celui-là même qui ne cessait de revendiquer le titre de *Fils de l'homme*. Dans son ignorance des hautes doctrines de la Gnose chrétienne, il ne voit que des hérétiques dans Arius, dans Pélage, dans le noble Origène, lui-même, qui, dans la sérénité de sa grande âme, déclarait que « le Dieu d'amour ne peut maudire et que son délégué, Jésus, est venu sauver Satan lui-même ».

Disciple inconscient d'Athanase et d'Augustin, Luther emprunte à ce dernier son inepte *credo quia absurdum* dont il admet les conséquences. Il croit à la présence réelle du corps du Christ dans l'Eucharistie, comme il croit à la vertu purificatrice de l'eau du baptême, « lavage » que rend cependant illusoire le dogme de la prédestination qu'il accepte également sans sourciller. Il croit à la rédemption des péchés par le sang du Juste — Il croit, dans sa superstition puérile, aux apparitions de Satan... qui, profitant ironiquement, semble-t-il, de sa crédulité, le hante et le poursuit jusque dans le château de la Wartbourg, où le cénobite complètement halluciné lui lança, un jour, son écritoire à la figure. — Que ne croit-il pas encore ? Était-ce bien la peine d'avoir été maître en philosophie à Erfurt et

(1) Voir les passages suivants :

Nombres, XXXI, 7-17.

Josué, VIII, 21-29 ; X, 8-14 ; XI, 6-15.

Juges, VII, 22.

1. *Samuel*, XV, 3-8.

Et combien d'autres, encore, pourrait-on citer.

à Wittemberg, pour nier le libre arbitre, c'est-à-dire abdiquer et cette raison humaine qui nous vient de Dieu cependant et l'usage de ce libre examen dont il s'imaginait avoir rétabli les droits imprescriptibles.

L'amour illimité du Père céleste, la liberté inviolable dont ce Père a doté ses enfants, voilà ce qui n'a pu trouver d'écho dans cette cervelle saxonne qu'un atavisme incoercible rendait esclave de sa matérialité originelle et des étroitesse systématiques de son éducation cléricale.

Et c'est pourquoi Luther n'a pu rendre féconde sa puissance de destruction qui, semblable à une catapulte, n'a pu que lézarder des murailles. Samsen aveugle, il a renversé les colonnes du temple de Dagon, mais n'a su rien élever de durable dans les débris et la poussière.

Quoi qu'il en soit de ces insuffisances dans l'œuvre de Luther, tenons-lui compte de ne pas avoir agi comme le farouche Calvin qui, non moins pape que les papes de Rome, fit brûler Michel Servet, pour le punir de n'avoir pas partagé ses opinions en matière de dogmes. Luther n'a fait brûler personne, mais ni Luther, ni Calvin, l'un, dans sa *confession d'Augsbourg*, l'autre dans son *Institution chrétienne*, ne surent restaurer la véritable liberté de conscience.

Toutefois, c'est parce que la raison humaine, plus logique et plus hardie que les hommes, a su s'affranchir de ses entraves, en s'appuyant sur les tentatives d'émancipation de ces deux réformateurs, qu'on leur a fait l'honneur, à tous deux, de les considérer comme les promoteurs du libre examen et les pères de la philosophie moderne. En réalité, cet honneur revient de droit aux prétendus hérétiques dont ils s'imaginent avoir rectifié les erreurs; et, s'il est un homme qu'il faut remercier, aussi, c'est Zwingli, le réformateur suisse qui, par son libéralisme, sa droiture et la noblesse de son caractère, emporta tous les regrets de ses contemporains, alors qu'il périt dans la bataille dite de Cappel, entre catholiques et réformés.

N'importe, ne soyons pas ingrats vis-à-vis du courageux moine Augustin qui osa se mesurer avec l'autocrate papal appelé Léon X. S'il n'a pas su reconstruire, il a vaillamment démolì et si les *desiderata* de son programme n'avaient pas été éludés par l'Église, comme il fallait s'y attendre, cette Église eût pu être restaurée et réduire considérablement le nombre de ses ennemis.

Retour aux préceptes du Christianisme primitif, suppression des rites païens, culte des Saints et de la Vierge, abolition d'un purgatoire scandaleusement lucratif et des messes payées, abrogation du célibat des prêtres et de la hiérarchie sacerdotale; plus de couvents, plus de moines, plus d'évêques, plus de papes, suppression du confessionnal, réduction des sacrements — voilà ce que rêvait le fougueux Augustin qui, la hache à la main, ne se contentait pas d'émonder, mais s'attaquait à la racine même de l'arbre.

L'on peut juger de l'émoi, de l'épouvante, de la fureur, surtout, de toute la milice enfroquée ! C'est en vain que les disciples de Dominique agitaient rageusement leurs torches, il leur manquait le bûcher, sur lequel on aurait tant voulu rôtir l'Augustin déchaîné. On l'engageait bien à venir à Rome, pour « y terminer la querelle » ; mais l'invité déclinait cet honneur et, d'autre part, comment s'emparer de lui ? Princes et peuples avaient embrassé sa cause, le protégeaient, l'auraient défendu au besoin, tout heureux qu'ils étaient, ceux-ci de s'affranchir du despotisme et des trafics des prêtres, ceux-là d'ajouter à leur liste civile les revenus énormes des diocèses et des monastères.

Tant de bonnes volontés convergeant vers le même but, tant d'efforts associés finirent par ébranler le colosse papal. Les premiers craquements décisifs se firent entendre en 1526, à la première diète de Spire, et c'est à partir de cette époque que s'effectua progressivement la révolution religieuse qui, de l'Allemagne gagna la Scandinavie, puis envahit avec Calvin les provinces méridionales de la France toute frissonnantes, encore, de l'ancien souffle Vaudois, pour triompher, enfin, dans toute une moitié de l'Europe, après une dernière guerre terrible et sanglante trop connue sous le nom de Guerre de Trente ans.

En dépit des succès qu'obtint en France la réforme calviniste, notre patrie est demeurée la « Fille aînée de l'Église » grâce aux persécutions que firent subir aux Huguenots les rois très chrétiens, mais l'on peut se demander ce qui serait advenu du catholicisme romain, si quelque émule de Philippe le Bel eût éprouvé la fantaisie de se faire pape de France, comme Henri VIII s'était fait pape d'Angleterre.

Sans revenir à ce que nous avons dit de son insuffisance, nous pouvons caractériser d'un mot la triple réforme des Zwinglie, des Luther et des Calvin. Ce mot n'est rien moins que l'expression de notre reconnaissance à l'égard du protestantisme qui a fait avancer d'un pas de géant l'évolution de l'humanité, laquelle, en ce grand xvi^e siècle, a senti s'éveiller et s'émanciper sa conscience si longtemps endormie ou tenue en servitude. Entre la terre et le ciel, la papauté avait élevé une formidable barrière, au pied de laquelle l'homme ignorant, passif, frémissant devant les mystères d'outre-tombe, venait de passer mille ans, dans une sorte de morne désespoir. Et c'est cette barrière qu'ont renversée les réformateurs, en remettant en face, l'un de l'autre, l'homme et son Père céleste que lui avait dès longtemps révélé le Christ, mais dont l'avait séparé l'Église autoritaire et démoralisatrice.

Nous sommes toutefois obligés de constater que la religion réformée, par l'exagération d'une austérité toute dogmatique, a froissé bien des âmes et refoulé de bien cordiales expansions. L'on dirait que c'est systématiquement

qu'entre nos frères trépassés et nous, les réformateurs et tout particulièrement Calvin, à l'âme sèche et implacable, ont creusé un fossé profond, infranchissable, où sont venus se briser les liens qui devraient rattacher les habitants de la terre à leurs frères des régions invisibles. Aux yeux des intransigeants réformés, rien ne filtre au travers des planches du sépulcre. Les désincarnés n'ont plus rien à voir sur notre terre et pour les incarnés, le Père céleste est et demeure le Juge. Doctrine glaciale !... Qui oserait affirmer que ce n'est pas la négation de cette foi touchante (qu'ont remise en lumière les doctrines spiritualistes et le spiritisme tout particulièrement) de cette foi qui rapprochant le ciel de la terre, fait fraterniser les vivants d'ici-bas, avec les vivants de là-haut... que ce n'est pas, disons-nous, la négation de cette foi qui a empêché la religion réformée de devenir la religion universelle ?

Avant de laisser retomber la pierre sépulcrale sur ce moyen-âge, momentanément évoqué, qu'il nous suffise de constater, avec une douloureuse stupeur, combien fut horrible la cruauté de cet âge sombre qui n'eut d'autre agent que la souffrance humaine, d'autre procédé que ce *martyrisme* abominable dont furent victimes tant de milliers de misérables, brûlés vivants, emmurés vivants, sans parler de tous les supplices atroces que s'ingénierent à inventer les inquisiteurs, les tourmenteurs, les bourreaux de toutes catégories.

Mais nous en avons dit assez. Qu'il ne soit plus question, pour le moment, ni de ce catholicisme qui, si longtemps, eut l'impudeur de se targuer de sa prétendue mission divine, ni de cette papauté que le sceptique et contempteur Léon X a stigmatisée d'un mot — qu'il dut trouver bien spirituel, sans doute — mais mot infâme, et qui est devenu légendaire : « Quel fameux service, dit-il, dans un moment de cynique gaité, nous a rendu Ponce-Pilate en faisant crucifier Jésus-Christ dont le sang précieux nous a procuré tant de bénéfices !... »

Et maintenant, avant de poursuivre, jetons un dernier regard de sympathie douloureuse, envoyons un dernier adieu d'admiration et de reconnaissance à ces nobles martyrs qui ont scellé de leur sang leur lutte contre l'obscurantisme : les Arnould de Brescia, les Jean Huss, les Jérôme de Prague, les Savonarole, les Étienne Dolet, les Michel Servet, les Giordano Bruno, les Campanella... sans parler de bien d'autres encore qui, après eux, expièrent le crime de vouloir penser et parler librement.

(A suivre).

Ed. GRIMARD

CONFÉRENCE DE M. G. DELANNE

M. Gabriel Delanne fera une conférence, le *Dimanche 17 février 1907*, à 2 heures précises du soir, dans la *Grande salle des Fêtes de l'Hôtel des Sociétés savantes*, 8, rue Danton, Paris.

Conférence contradictoire avec le concours des témoins, MM. les D^{rs} Charazain, Dusart, Moutin, Papus sur *les matérialisations du médium Miller*.

Nous avons des cartes d'entrée gratuite à la disposition de nos lecteurs.

UNE EXPÉRIENCE PERSONNELLE

Bulwer a écrit (1) : De toutes les faiblesses dont se moquent les petits esprits, la crédulité est celle qu'il est le plus facile de ridiculiser ; mais, de toutes les marques d'un cœur corrompu et d'une tête faible, l'incrédulité est la plus certaine.

L'incrédulité de mauvais aloi est souvent doublée d'une crédulité invraisemblable. Ces incrédules que n'ont encore pas convaincu les œuvres méthodiques des Gasparin, des Thury, des de Rochas... deviennent d'une crédulité ridicule vis-à-vis des muscles craqueurs, des fantômes truqués et des interprétations fantaisistes, si absurdes soient-elles. Têtes faibles et petits esprits, devant qui les truquages des D^r Rouby trouvent crédit, à qui on peut tout faire accroire ; on leur dirait qu'un médium fraude une lévitation, en s'enlevant par les cheveux, qu'ils ne discuteraient pas.

Ce sont pourtant les conditions d'une expérience qui font sa valeur ; quand ces conditions sont bonnes on peut les discuter, mais non pas s'attarder indéfiniment aux fantaisies que de petits esprits se plaisent à mettre en travers de notre route.

Quand une expérience est faite, quand le contrôle ne présente pas de lacunes et que le témoignage émane d'une autorité suffisante, le fait doit être acquis ; le témoin honnête ne doit pas se récuser, et les gens sans parti-pris doivent l'admettre. J'ai aujourd'hui un devoir à remplir, qui est d'affirmer que j'ai reçu la preuve de l'action d'un organe invisible ; je n'ai pas appliqué à ce cas le contrôle matériel, que quelques-uns jugent indispensable, mais je crois que la raison suffit. Les moyens matériels sont souvent illusoires. Les lecteurs de — *Extériorisation de la Motricité* — peuvent se souvenir que M. Richet lui-même a fini par reconnaître qu'aucun contrôle matériel ne pouvait valoir celui qu'il exerçait avec sa main.

(1) Zanoni, chap. IV.

La séance à laquelle j'ai assisté était d'ailleurs une séance obscure et, dans l'obscurité, le mieux est encore de faire crédit au phénomène et d'attendre passivement l'un de ces trois résultats : 1° Peut-être que je ne verrai rien; 2° peut-être que je verrai des résultats sur lesquels il me sera impossible de me prononcer; 3° peut-être verrai-je des phénomènes qui, par les conditions où ils seront produits, contiendront une preuve en eux-mêmes.

Or, je dois le dire, c'est la troisième hypothèse qui a répondu à mon attente.

Dans une pièce très exigüe, j'avais précédé une dizaine d'invités. J'eus l'agréable surprise de voir venir successivement les sympathiques figures de personnes déjà vues dans les milieux où l'on s'occupe de sciences psychiques. Je n'étais donc pas tout à fait en pays étranger, ce qui était une condition de favorable augure.

La pièce est si petite que douze personnes, serrées autour d'une table, l'emplissent dans sa largeur; une fois installés toute circulation est devenue impossible. Je suis à gauche du médium; à sa droite est une dame qui, comme moi, est venue pour la première fois. Nous sommes, tous trois, sur une même ligne qui se prolonge à ma gauche. On ne peut passer derrière nos chaises qui serrent le mur. Le restant de la pièce est comblé par une table large et surchargée, ainsi que par un petit meuble qui touche la dame qui est au coin à droite du médium. Par cette disposition, on peut dire que nous sommes bloqués à nos places.

On débute par une prière, à laquelle nous nous associons, puis les lampes sont éteintes.

La première attente fut un peu longue, bien que l'esprit attendu, un familier de la maison, se communiquât par quelques soulèvements de table et des petits grattements. Enfin, je fus touché sur l'avant-bras. Je sentais le tapotement de doigts légers; au second attouchement les doigts descendirent jusque sur mon poignet.

Aussitôt je me recueillis, appliquant toute mon attention à percevoir la qualité de l'attouchement. Je sentais bien une main, ou plutôt des doigts chauds et souples; nulle pression n'était plus forte qu'une autre, ces doigts semblaient peu résistants. Je m'applique au contrôle, ma main droite touche bien la main gauche du médium depuis la paume jusqu'au coude. La dame qui est à droite doit contrôler de même, l'immobilité du médium est absolue.

Par un calcul intelligent, la dame de droite et moi sommes toujours touchés simultanément; nos déclarations ou nos exclamations coïncident. Je cesse alors de déclarer mes attouchements; malgré cela, je suis toujours touché chaque fois que cette dame déclare l'avoir été.

Pas le moindre mouvement suspect du côté du médium, et la fraude nécessiterait l'usage des deux bras. Il faut noter que les attouchements ne se produisent que près du médium, par conséquent une complicité viendrait de plus loin, et chacun étant bloqué à sa place, il est impossible de supposer qu'un bras s'allonge vers nous sans éveiller l'attention des assistants, ou même sans les bousculer.

Nous entendons bientôt un mouvement sur le petit meuble, près de la dame de droite ; il y a déplacement d'objets, et comme le meuble est très chargé, quelque chose tombe à terre ; mais on n'interrompt point la séance et je remarquai qu'un petit tambour de basque était venu près de moi. Il se posa, couvrant le pouce et l'index de ma main droite ; je crois qu'il n'eût pas d'autre rôle dans cette soirée. Entre temps une main invisible pinça la mandoline qui était derrière nous, enfin elle fut enlevée en l'air et, je ne sais comment, vint sur la table. Une boîte à musique rendit quelques notes puis, comme l'avait fait le tambour de basque, elle s'abattit sur ma main droite, recouvrant cette fois le petit doigt. Enfin la mandoline vint combler l'intervalle qui restait entre la boîte et le tambour et, ces trois objets reposant, par un bout, sur ma main, par l'autre bout, sur la table, aucun bras n'aurait pu s'introduire dessous.

J'étais immobile ; je sentais parfaitement la main du médium toujours en contact avec ma paume droite, mon bras touchait son bras, mon coude touchait son coude. C'est alors, et dans cette position, que la dame de droite poussa un cri de surprise, expliquant qu'une bague quittait son doigt et lui était enlevée avec une délicatesse extrême. Mais à son cri de surprise, le mien avait fait écho, car, presque instantanément, la bague était à mon petit doigt sans avoir heurté les objets qui le protégeaient, et sans aucun tâtonnement autour de mes doigts. C'est-à-dire qu'elle fut glissée avec une précision telle qu'elle ne fit qu'effleurer mon doigt tout autour.

Ici, l'obscurité, loin d'être un motif de suspicion devient un élément de contrôle, car aucune main humaine ne peut agir ainsi dans l'obscurité, même en supposant que l'espace fut libre ; mais ma main était encagée entre le tambour de basque, la boîte à musique et le corps de la mandoline, ce qui fait que, même en plein jour, une main matérielle n'aurait pu effectuer l'acte que je rapporte.

Tandis que j'admirais la précision et la délicatesse de ce mouvement, voici qu'un pouce et un index mystérieux saisissent le bout de mes doigts et les soulèvent l'un après l'autre, comme pour m'inviter à les détacher de la table. Je laisse mes doigts levés et doucement, lentement, la bague est retirée de mon petit doigt et introduite dans l'annulaire, comme pour bien me convaincre que la précision de tout à l'heure n'était pas due au hasard. Il y a là, pour qui se rend compte de la position, une preuve absolue : les

doigts qui me saisissaient avaient leur pointe tournée à l'encontre des miens ; le poignet appartenant à cette main aurait traversé le corps de la mandoline, ou la peau du tambour de basque qui couvraient complètement ce côté de la table.

Aucun doute ne peut subsister dans mon esprit ; j'ai vu là un véritable phénomène transcendant. On m'avait prévenu que je n'assisterais pas à une séance expérimentale, que le contrôle était impossible. Je suis venu, dans cette conviction que la preuve expérimentale n'était pas nécessaire, qu'une preuve pouvait résulter de l'ensemble des conditions où le phénomène se produirait ; cette preuve m'a été donnée telle que, mentalement, je l'avais désirée. Rentré chez moi fort tard j'ai tenu à écrire un rapport immédiat. Il contient cette phrase : « Je suis aussi certain d'avoir contrôlé l'opération d'une main fluïdique, que je suis certain que la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits. »

Cette phrase, certainement je ne l'aurais pas écrite le lendemain ; j'aurais soupçonné le travail nocturne d'avoir inconsciemment embelli les faits. Je n'ai pas à la renier, je dois à la vérité de déclarer que mon impression était telle, en rentrant, que je l'ai écrite tout au long.

Tel fut le fait saillant de la séance. La main invisible a tiré le pan de ma redingote, a gratté, sur moi, mon portefeuille ; je crois inutile d'insister sur les conditions spéciales d'où ce fait tire sa valeur.

Un crayon a écrit sans soutien ; mais, comme cela s'est produit en dehors de moi, je n'ai pas bien saisi le processus de l'opération. Le crayon, je crois, fut pris dans la main d'une dame, nous entendîmes, derrière nous, le bruit de l'écriture et, dès que ce fut fini, le crayon retomba entre mes mains.

Une pince à sucre s'éleva en l'air, s'approcha de mon visage en frappant ses branches l'une contre l'autre, comme des castagnettes. Puis des morceaux de sucre furent déposés sur mes mains. Enfin, phénomène intéressant, des petites fulgurations lumineuses éclatèrent près de moi, j'en vis une de la grosseur d'une noix.

On fit la lumière et la soirée se termina par quelques consultations de l'esprit, auxquelles le médium répondait par écriture automatique.

Tel est le résumé d'une soirée durant laquelle de petits phénomènes ont été, pour moi, plus probants que bien des grands. On pourra regretter que ces petites preuves me restent personnelles, les personnes qui m'ont reçu si aimablement ne cherchent pas la réclame, et ne tiennent pas à introduire tout le monde dans leur vie privée, c'est assez compréhensible.

N'importe, je dois dire ce que j'ai vu ; mon modeste témoignage ne vaut pas mieux que d'autres, mais je dois l'apporter, et je le livre ici bien sincèrement.

L. CHEVREUIL.

Tout autour des soirées de Miller

Encore lui ! n'est-ce pas naturel ? de quoi s'occupera-t-on, et de qui, dans cette belle *Revue*, sinon de ce médium dont le triomphe — après des débuts plutôt fâcheux — a été incontesté ?

L'aimable rédacteur en chef permettra bien à un inconnu de venir glisser son petit, petit mot entre les élogieux procès-verbaux et les comptes rendus dithyrambiques des maîtres qui ont touché, palpé et conclu.

A la suite des témoins attentifs de ces phénomènes fantastiques, on peut, avec de la bonne volonté, trouver un coin discret pour les réflexions de celui qui n'a rien vu et *ne désire rien voir*. Ces quatre mots auront plus loin leur topique explication.

M. Léopold Dauvil a su me trouver à l'occasion pour des mots d'espoir et de consolation. Nous vibrons à distance, synchroniquement, il le sait, pas d'un synchronisme absolu, la perfection n'est pas de cette planète. Malheureusement, les affaires étant les affaires, il a peu de temps pour me favoriser de correspondance suivie, car il a le souci, et le poids, et l'honneur et la responsabilité de cette grande publication. Ceci est donc, à peu près, une lettre ouverte avec permission de l'imprimer s'il y voit le plus mince intérêt pour ses lecteurs.

*.

Le microbe pensant qui noircit ce papier n'a vu jadis, dans l'abominable catastrophe de San Francisco, que la disparition possible de Miller. Ce fut chez lui une absorbante pensée de songer que cette « force » était peut-être vaporisée dans l'espace. L'écrabouillement stupide du cerveau de Curie a donné à bien des esprits cette maladive hantise, mais dans ce dernier cas, c'était un fait réalisé, à jamais déplorable. Chez le microbe c'était, grâce aux dieux, une simple peur. Sa joie fut donc grande de le savoir en France et bien portant quoique moralement secoué et déprimé. Mais avec le temps et l'instinct du commerce, ce gros mécompte se réparera. Tous ses amis, connus ou non, le souhaitent avec sincérité.

Alors, voilà Miller en France ! un médium, précédé d'une réputation colossale, en France et Français ! Les premières impressions furent pénibles. L'impression dans trois journaux au moins ; parmi eux les deux feuilles spirites... notoirement spirites. C'était piteux. Chacun peut le contrôler : depuis la victoire retentissante, le ton a varié, comme de juste. Mais M. Delanne était très peu enthousiaste, il s'en faut du tout au tout. Cet auteur si distingué, honnête et patient investigateur, qui admet tout « mais

après évidentes preuves et multiples inquisitions — indispensables — ce lutteur ardent et infatigable : discutait les « présomptions » en faveur de la « réalité » des manifestations. Il accepte même d'écrire que sur une des formes « féminines » qui se montraient, les « moustaches » du médium ont été reconnues par « des personnes en qui j'ai toute confiance ! »

J'ai pu écrire sans galéjade à M. Delanne. Mais ces moustaches... parfait ! très bien ! mais ces moustaches ? elles étaient habillées. *D'où venait la mouseline, la gaze ?* Comment, prenant connaissance de ce compte rendu, malgré tant d'éloges du désintéressement de Miller, etc., etc., un sceptique croirait-il à la loyauté des apparitions quand l'article est signé d'un homme connu, à juste titre estimé, très averti, très documenté. N'oublions pas que le héros de la fête est un médium célèbre, expérimenté au-delà des mers depuis plusieurs années.

Passons sur les procès-verbaux de M. de Vesme. A chaque ligne, là, on s'épuise à chercher comment le San-Franciscain pourrait tromper, mystifier ses invités, bâtons légers, creux, se télescopant ; étoffes cachées ; la main gauche libre, etc., etc... Sans doute, dans une revue où brillent au fronton les noms de Crookes, de Richet et autres Lombrosi, M. de Vesme aura à cœur de s'incliner devant tant d'affirmations de vérité, aujourd'hui concordantes en bouquet de fleurs.

L'Echo Mery seul fut, dès le premier jour, ravi. Que dis-je ? enthousiasmé. M. et M^{me} Letort avec une propension, non discutable, je crois, à une excessive indulgence, ont conté les faits avec une louable ardeur. Ils avaient raison. Dans quelques secondes je dirai pourquoi.

..

Et alors, vous, mon cher Dauvil, pour votre article de septembre, vous fûtes excommunié !... Je l'apprends aujourd'hui et je compatis. Ah ! n'excommunions jamais personne, petites natures hargneuses que nous sommes !

Cet article de septembre, il n'est pas sous mes yeux. Mais je l'ai lu, compris et apprécié. A lire les camarades, d'ailleurs, sauf l'Echo Méry déjà cité, Miller avait une mauvaise presse. A qui la faute ? Mais vous souleviez un lièvre. Chasse interdite, mon cher. On vous le fit bien voir. Je le regrette pour eux.

D'abord vous n'avez assisté qu'à la quatrième séance, la plus pâle, la plus falotte. Nous n'avons été élevés ni l'un ni l'autre dans des couloirs diplomatiques ni sur les genoux de l'Eglise. Dire ce que l'on pense en toute loyauté, c'est mal, le confier aux gazettes : cela passe les bornes. Vous avez raconté, ayant le culte de la Vérité — *for ever* — ce que vous avez vu, sans

réticence. Vous étiez sous l'influence obsédante pour votre nature, de la conduite de M. Miller vis-à-vis de M. de Rochas.

Je la crois condamnable. Après la lettre publique, connue, du professeur Van der Naillen à notre compatriote, il devait être le premier convié à ces soirées. On nous a dit que M. Miller, ennemi de toute réclame, voulait le repos, l'obscurité, il n'a cédé qu'à de vives instances; il a fallu le violenter. Heureuse violence d'ailleurs dont nous profitons tous. Et pour un homme qui cherchait l'ombre et le mystère, on peut dire qu'il a crânement réussi!

On nous apprend que les savants américains l'ont torturé, il a les stigmates, telle Marie Lateau dans le temps. Mais M. de Rochas est étranger à ces procédés discourtois, il avait le droit de compter sur une invitation empressée. Quand on a signé les ouvrages réputés qui ont porté son nom aux quatre points cardinaux, on a, que diable, droit à certains égards. Admettons que M. Miller ignore ces livres; il n'y a pas grand mal à cela. Mais M. Miller sait incontestablement que M. de Rochas est *quelqu'un*. Je déplore pour lui, pour M. Miller s'entend, *ce manque à virer*.

..

Et pendant ce temps des « mondains » — j'emprunte le mot à M. Lertot — entraient à porte ouverte, encombrant les salons de leurs bruyantes personnes, apportant leur ignorance absolue, leur parti pris « bien parisien », la blague du boulevard. Quelle aimable atmosphère pour des études qui demandent gravité et presque recueillement! Ils s'attendaient à *voir des marionnettes*, écriviez-vous récemment! vous les connaissez mieux que moi ces gens, il est certain que muni d'appareils délicats, habile de ses dix doigts (mettons des vingt, car j'ai *la*, quelque part, dans le temps, que Slade, *quadrumane*, manipulait sous la table, les ardoises avec son pied ganté de soie!...) avec les ressources de la chimie, de l'électricité, tout un *impedimentum* encombrant, sans omettre un talent de laryngoscope hors ligne, un professionnel de l'illusionisme aurait tiré de son sac des phénomènes plus brillants que les boules peu lumineuses et les nuages gris pommelés des quatre premières séances.

Tout de même, chers messieurs Dauvil et Delanne, je ne comprends pas bien du haut de ma falaise et de mes hautes facultés d'apprenti occultiste, que vous n'ayez pas avant tout signalé un manque de pression, une chute de potentiel chez le médium. D'ici, j'étais bien loin, le diagnostic était aisé à donner. La médiumnité n'est-elle pas faculté mobile, éphémère. Voyez M^{me} d'Espérance, elle a l'âge d'Eusapia. M^{me} d'Espérance paraît être en retraite — non d'office comme votre ami Rochas — en retraite définitive. Eusapia est plus fringante que jamais, à vol d'oiseau, il me semble que sa puissance augmente. Vous pourriez donc très bien déclarer que Miller n'é-

taît pas « en forme » ; que la chose était profondément regrettable sans avoir rien d'extraordinaire. Ce négociant venait de subir un choc violent. La secousse avait modifié, éteint en partie sa nature. Mais des vieux routiers tels que vous, si médiocres que fussent les manifestations, devaient bien se rendre compte que les boules aériennes, les luminosités blafardes, qui voltigeaient, les voix diverses étaient le produit d'efforts intenses, de la troupe atmosphérique qui fait cortège à Miller, même quand il vient en France ; il est vrai que Betzy et C^e n'ont pas de dépenses de route à solder...

Les Letort, eux, si aimables pour moi, n'auraient pas une seconde soupçonné Miller de fraude, malgré Klébar, le préposé aux chandelles, ils savaient que c'était Miller, sans « erreur sur la personne » possible. Ils ont vu nombre de médiums. La cohue des soi-disant esprits était, dans leur salon, comme devant les docteurs américains, variée et abondante. Ils avaient des formes de six pieds de haut, puis des formes de soixante-dix centimètres. Non, mais voyez-vous un homme corpulent, âgé de trente-sept ans, marchant à genoux, se traînant plutôt sur les tapis... quel rôle et quelle gracieuse naïveté chez certains journalistes. Les Letort, un peu trop ardents sans doute au début, n'ont fait que « colorer » légèrement les apparitions trop lymphatiques et leur donner le ton désiré. Je reviens, mon cher Dauvil, si vous ne dormez déjà, à votre article.

(A suivre).

MARGUET D'ARGY.

CREDO

No dites pas : Mourir ;
dites : Naître. Croyez.
VICTOR HUGO.

Je crois que le néant est un vain mot ; que la mort n'existe pas, que rien ne meurt ; que tout se renouvelle et se continue ; que la mort n'est que le passage d'une économie à une autre, d'un service à un autre.

Je crois que rien ne marche vers un terme ; que rien ne cesse d'être ; que rien de ce qui est ne peut être anéanti ; que ce qui finit recommence ; que nous serons parce que nous sommes.

Je crois qu'il n'y a jamais d'anéantissement, mais toujours des états succédant à d'autres états, l'éternelle transmission d'un ordre de choses à un autre.

Je crois que la mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage ; que la mort est un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers et sur lesquelles nous poursuivons l'accomplissement de notre destinée infinie.

Je crois que tout renait; que tout se succède; que tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur; que la naissance n'est pas un vrai commencement ni la mort une vraie fin; que naître ce n'est pas commencer mais changer de figure; que nos existences ne sont que des continuations, des suites, des conséquences; que sommeil ou réveil, mort ou naissance ne sont qu'une même chose, une transition semblable, un accident prévu.

Je crois que l'homme est un Esprit incarné; que l'âme n'est pas créée en même temps que le corps, qu'elle n'est qu'incorporée; que la réincarnation est une loi de nature, une nécessité absolue, une conséquence logique de la loi du progrès; que tout homme est un résumé d'existences antérieures; qu'il est lui-même la longue suite de ses ancêtres; que tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un.

Je crois qu'il y a au-dessus de l'homme et au-dessus de la nature un Être pensant, infini, éternel, immuable, un suprême législateur; que l'existence d'un Créateur, d'une Raison primitive est un fait acquis par l'évidence matérielle des faits; que l'univers n'est ni sourd ni aveugle; que la vie n'est pas un pêle-mêle sans but, un chaos informe; que tout a sa raison d'être, son but, sa fin.

Je crois que la terre n'est pas plus le corps central le plus important de l'univers que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès, qu'il y a des mondes infinis dans ce monde infini; qu'un monde est un point qui conduit à un autre et qu'il en est pour tous les degrés de croissance.

Je crois que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur; que tout se transforme et se perfectionne; que l'homme toujours marche et toujours grandit; que tout roule, se prolonge, se renouvelle; que la mort et la vie se succèdent dans un tourbillon perpétuel et que l'homme doit traverser la création.

Je crois que l'homme n'est pas le dernier anneau de la chaîne qui unit la créature au créateur; que l'humanité est au milieu d'une série d'espèces inférieures et supérieures; que nous ne sommes pas les premiers après Dieu; que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds.

Je crois que l'harmonie de l'univers se résume en une seule loi: Le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante; pour la plante comme pour le minéral; que tout suit la même rotation; que tout vit de la même manière et meurt utilement; que la vie puise tous ses éléments dans la mort même; qu'elle s'accroît et se perfectionne par une série continue de transformations infinies; qu'elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand.

Je crois « que l'âme est dans toute chose; que tout corps masque un

« esprit; que l'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre; que tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux; que tous sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui doit vivre. »

Je crois que tous les hommes sont les citoyens de la même patrie, les membres de la même famille, les rameaux d'un même arbre; que tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes; que tous ont commencé l'ascension, qu'ils sont seulement plus ou moins haut; « que l'aube, cette blancheur qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre; que les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts. »

Je crois que tout désordre n'est que dans l'apparence; qu'il n'y a ni hasard ni fatalité; qu'il y a des forces, des lois auxquelles rien ne peut déroger; que toutes les choses du monde ont entre elles une liaison; que rien n'est isolé; que le monde matériel est solidaire du monde spirituel et que tous les deux se pénètrent réciproquement: que tout se tient, tout concorde, tout s'enchaîne et se lie au moral comme au physique; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi.

Je crois que la loi morale est une vérité absolue; que la justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique; que la raison est au fond de toutes choses.

Je crois que la vie n'est pas un jeu, une illusion; que la vraie philosophie n'est pas celle qui multiplie les jouissances; que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, mais pour lutter, travailler, combattre; que la lutte est nécessaire au développement de l'esprit; que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain de subjuguier la matière à l'esprit.

Je crois qu'il n'y a rien dans l'invisible qui ne soit figuré sur la terre; que la volonté humaine fait en petit ce que Dieu fait en grand; que l'Esprit doit arriver tout seul à la vérité et qu'il doit mériter son bonheur.

Je crois que l'homme est justifié non par sa foi, mais par ses œuvres; que la pratique du bien est la loi supérieure, la condition *sine qua non* de notre avenir; que la sainteté est le but où nous devons tendre; que le bonheur ou le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature.

Je crois qu'il existe un Enfer et un Paradis philosophiques: c'est-à-dire un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au-delà du temps.

Je crois que le présent détermine l'avenir; que chaque homme tisse autour de lui sa destinée; qu'aucune déviation du droit chemin ne reste impunie; que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement; qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action

qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles ; que pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction ; qu'il n'est pas d'action qu'on puisse dérober.

Je crois que l'homme est son propre justicier ; qu'il se rémunère et se punit lui-même ; qu'il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits ; que l'âme porte en elle-même son propre bâtiment partout où elle se trouve ; que l'enfer n'est pas un lieu, mais une condition d'être, un état d'âme ; et qu'il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir.

Je crois « que la peine n'est jamais qu'où est la faute, qu'il est impossible que ces deux choses soient séparées » ; que les douleurs physiques et morales ne se produisent qu'à la suite d'erreurs de notre part ; que douleur et culpabilité sont synonymes ; que l'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises ; que c'est nous qui sommes l'instrument de notre propre supplice.

Je crois que toute vie coupable doit être rachetée ; que toute faute commise, tout mal accompli est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment soit à l'autre, soit dans une existence, soit dans une autre ; que la fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause ; qu'il faut que la raison s'accomplisse, que le bien soit.

Enfin je crois que Dieu est la ligne droite, le plan sur lequel tout repose ; que tout a été créé en vue d'un bien final ; que le bien est la loi de l'univers et le mal un état transitoire toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien. Je crois qu'on tire le bien de tout et de la mort même ; que tout finit bien, et qu'il ne s'agit que d'attendre son heure dans ce monde ou dans l'autre.

EMMANUEL DARCEY

Preuves de l'identité de personnalités psychiques

Le *Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy* a offert à ses lecteurs, dans son numéro 6 (novembre et décembre 1906), un article bien intéressant rédigé par un anonyme. Les esprits assez nombreux qui se sont manifestés dans une séance de table, tenue par cinq personnes d'une bonne foi dont l'auteur du compte rendu se déclare garant, ont fourni des preuves d'identité irrécusables.

Dans une conférence dont ces manifestations ont été le sujet de la part de M. X..., membre de la Société, il fait fort judicieusement remarquer

qu'on reproche aux phénomènes psychiques l'impossibilité d'en vérifier la cause et que, lorsqu'on doit se rendre à l'évidence, on en repousse l'explication sous prétexte qu'elle est extravagante, fantastique, ridicule enfin.

Les esprits qui ont démontré leur présence, invisible encore... (avec des chercheurs aussi consciencieux et sévères elle ne le sera peut-être pas toujours), ont donné des indications absolument inconnues des assistants. Après enquêtes exactes les dates précises ont été obtenues par correspondance.

Sur vingt communications données et contrôlées, dix-neuf ont été confirmées, la vingtième ne l'est qu'en partie jusqu'à présent. Enfin, depuis la publication du rapport, d'autres preuves ont été apportées. Il est à croire que rarement on n'a réuni une série aussi complète de communications vraies.

Nous l'avons lu avec autant d'attention que d'intérêt et la *Revue spirite* serait heureuse d'offrir à ses lecteurs cet article *in extenso*, mais la place dont elle peut disposer ce mois-ci ne le permet malheureusement pas. Toutefois, afin d'être agréable à notre confrère du *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*, remarquable par la valeur de ses articles et de son esprit impartial et consciencieux, nous nous faisons un devoir de citer deux des cas les plus remarquables de la séance dont il est question.

Garcia Moreno

Le cercle est composé à peu près comme pour la communication qui précède. L'esprit dit se nommer Garcia Moreno et être né à Guayaquil (Amérique du Sud).

Demande. — Quelle était votre profession ?

Réponse. — Président.

D. — Président de quoi ?

R. — République de l'Équateur.

D. — A quel âge êtes-vous mort ?

R. — A 53 ans, le vendredi 6 août 1875. *Dio ni muere!*

D. — Pourquoi ces mots ?

R. — Je suis tombé en les prononçant. Je suis mort en chrétien.

D. — Ayez l'obligeance de traduire, car nous ne connaissons pas l'espagnol.

R. — Ils signifient : Dieu ne meurt pas.

D. — De quelle maladie êtes-vous décédé ?

R. — (Par coups violents :) Assassiné par Rayo et ses complices devant le palais du Gouvernement, à Quito.

D. — Quelle arme a-t-on employée pour cela ?

R. — La *machete*.

D. — Qu'est-ce que la *machete* ?

R. — Couteau mexicain.

D. — Êtes-vous heureux?

R. — J'ai fait mourir des hommes.

D. — Pour quelle raison?

R. — Pour réprimer une conspiration.

D. — Le regrettez-vous?

R. — Oui.

D. — Quel était l'instigateur de la conspiration que vous avez réprimée?

R. — Le général Maldonado.

D. — Étiez-vous seul quand vous avez été assassiné par ce Rayo?

R. — Oui.

D. — Avez-vous autre chose à nous dire qui puisse nous prouver que vous êtes bien Garcia Moreno?

R. — Si vous voulez, je vais vous narrer un combat.

D. — Volontiers. Seulement ce sera peut-être un peu long avec la table. Voulez-vous écrire cette narration?

R. — Oui.

D. — En espagnol?

R. — Non.

D. — Vous savez suffisamment le français?

R. — J'ai séjourné à Paris.

On remet un crayon au médium et, par l'écriture mécanique, on obtient le récit suivant :

« Ce combat naval, dont je fus le héros, est un des plus beaux souvenirs de mon existence. Après un traité signé à l'avantage de mon pays, au retour d'une expédition politique, je fus assailli avec une poignée de compagnons. Le vaisseau étant coulé, nous nous emparâmes d'un vaisseau anglais. Sur le refus du capitaine, nous nous proposâmes de le fusiller et de lui faire un linceul de son drapeau, mais le... ne tarda point à se rendre, et avec... canons, je fis couler le cuirassé la *Guya*. Je m'emparai de Bernardino et de la goëlette... J'étais vainqueur. »

Les mots remplacés par des points sont illisibles dans le texte, mais, en général, l'écriture est nette, ferme, énergiquement tracée.

Nous eûmes la curiosité d'interroger un autre esprit sur ce Moreno, qui se manifestait pour la première fois dans nos séances, et nous nous adressâmes à l'un de ceux qui nous répondent habituellement. Voici ce que cet autre esprit répondit, toujours par le crayon, mais avec une écriture complètement différente :

« J'ai connaissance de ce personnage, d'une valeur intellectuelle incontestable. Grâce à lui, son pays a soutenu vaillamment une coalition terminée par un traité honorable. Extrêmement érudit, il est doué d'une énergie

indomptable; en somme, c'est un homme peu ordinaire, on peut admirer et vanter ses hautes qualités. Mais, par malheur, il joignait à cela la passion de la domination poussée à ses limites extrêmes et qui dégénérerait en cruauté. On lui reproche plusieurs crimes politiques. De plus, il est le champion de l'Église et ses idées confessionnelles ont poussé à outrance ses tendances. »

Bref, il résulte de ces communications que Garcia Moreno était un homme de mérite, assez fanatique de son naturel; qu'il est né à Guayaquil, a été président de la République de l'Équateur et qu'il est mort assassiné le 6 août 1875 à l'âge de 53 ans par un nommé Rayo, assisté de plusieurs complices, après avoir réprimé, d'une façon sanglante, une conspiration.

Or, j'ouvre de nouveau le *Larousse* et voici ce que j'y lis :

Moreno (Gabriel-Garcia), président de l'Équateur, assassiné à Quito, en 1875. Proscrit dans sa jeunesse, il alla à *Paris* et à Londres, où il s'instruisit, retourna dans l'Équateur, professa la chimie, épousa la fille du général Florès et devint le chef des conservateurs à Quito. Président de la République, de 1861 à 1865, puis de 1869 à 1875, il brigua une nouvelle présidence lorsqu'il fut assassiné.

C'était un administrateur habile qui fit exécuter de grands travaux d'utilité publique et releva les finances. Catholique ardent, il donna à l'Église une autorité souveraine et envoya au pape un million de francs, excita la défiance des États voisins, fut battu par Morquera, président de la Nouvelle-Grenade, entra en conflit avec le Pérou, et, ayant à lutter contre plusieurs insurrections libérales, se montra autoritaire, violent et d'une sévérité excessive dans la répression.

On trouvera peut-être que le *Larousse* joue un trop grand rôle dans ces vérifications. On pourra supposer qu'il était familier aux assistants. C'est une erreur : aucun d'eux n'avait jamais ouvert le *Larousse*, moi excepté, et j'ai la certitude de n'y avoir jamais lu ces notices biographiques antérieurement à mes recherches.

Au surplus, on remarquera que les indications données par l'esprit disant être Garcia Moreno sont différentes sur plus d'un point et beaucoup plus complètes. Dans le *Larousse* il n'est question ni de Rayo, ni de la *machete*, nom d'une arme qui nous était inconnue jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, vous allez voir que le *Larousse* n'est pas la seule source où nous ayons puisé pour contrôler les révélations qui se sont produites dans nos séances.

Jean de Boutary

Voici une neuvième communication, très curieuse.

L'esprit dit se nommer Jean de Boutary et avoir vécu sous la Régence. Son langage est celui d'un jeune seigneur, un peu dissipé, de caractère léger et passablement sceptique.

On lui demande quelle était son occupation principale. Il répond.

— Je fréquentais la haute société.

— Qui fréquentiez-vous? Voulez-vous avoir l'obligeance de citer un nom?

— Le cardinal Dubois.

— Et le peuple, le fréquentiez-vous?

— Je ne connaissais du peuple que les jolies filles.

On demande à Jean de Boutary où il est né. Il dit que c'est à Montauban et qu'il partageait son existence entre cette ville et Paris.

— Avez-vous des descendants? questionne-t-on.

Il répond affirmativement.

— Mais, dit-il, ils ne portent pas tout à fait mon nom. Ils s'appellent Dubois de Boutary.

— Et où demeurent-ils?

— A Montech (Tarn-et-Garonne).

Aucun membre du groupe n'avait entendu parler de Montech. On consulte un ouvrage et l'on constate que cette localité existe, qu'elle est bien située dans le département de Tarn-et-Garonne. J'écris à M. le maire de Montech, et quelques jours après je reçois la réponse suivante, portant l'en-tête de la mairie :

Monsieur,

Il existe à Montech deux familles du nom de Boutary, l'une de Lafon-Boutary et l'autre Dubois de Boutary.

Je crois bien que la famille de Lafon-Boutary est sortie de Montauban, mais celle de M. Dubois de Boutary doit être, si je ne me trompe, originaire de Montech.

Ces deux familles ont des représentants dans la commune et vous pouvez vous y adresser.

Recevez, etc.

P. le Maire,
Signature illisible.

Je n'ai pas jugé nécessaire d'importuner ces deux familles; cette lettre confirme suffisamment les indications de Jean de Boutary. Voilà encore une communication qui ne peut guère s'expliquer par la mnémotechnie, ni par le souvenir latent.

Voilà donc deux communications psychiques sur une vingtaine confirmées par des preuves. Il en est parmi les autres qui viennent de personnalités absolument remarquables et qui contiennent des renseignements précieux sur la vie de l'Au-delà, sur le rôle des fluides, sur les médiumnités utilisées.

L'auteur se borne à dire en terminant : « Si l'on peut me fournir pour « expliquer ces phénomènes une version plus acceptable que la version spi-

« ritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses, or, entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent. »

Je profite de l'occasion qui m'est offerte de remercier les nombreux correspondants qui m'adressent des comptes rendus de séances, où l'intérêt tient une grande place, mais où les preuves que nos lecteurs sont en droit de réclamer manquent la plupart du temps. Telles sont les belles communications qui nous sont venues de Nice et de Monaco. Personnellement, nous qui avons apprécié la loyauté et la conviction des médiums qui les ont transmises, nous serions heureux de donner à nos lecteurs les belles pensées de Henri Bayol et de la regrettée madame Bosc ; mais plus d'un lecteur pourrait penser en les lisant ce que disait l'un de nos rédacteurs : De telles communications on en remplirait les quatre-vingts pages de la *Revue*.

LÉOPOLD DAUVIL

Lombroso et le P. Franco, S. J. en face des phénomènes spirituels

Les deux articles dont je vais m'occuper, convergent au même point, quoique l'orientation des idées de leurs auteurs soient absolument aux antipodes.

En effet, le positiviste et le père jésuite, l'un dans la *Lettura* de Milan, l'autre dans la *Civiltà catholica* de Rome, dans leurs numéros des 1^{er} et 3 novembre, s'inclinent devant le fait, en affirmant la pleine réalité des phénomènes spirites et en ne se séparant que dans leurs explications.

Le premier, sur l'invite des spirites, il y a bien des années, avait déjà déclaré s'incliner devant l'évidence ; l'autre l'accepte également, mais sans enthousiasme, quoique ses confrères de la Compagnie de Jésus aient été les premiers à étudier le spiritisme, pour l'expliquer à leur manière et en relever la gravité, comme en témoignent les Revues depuis plus d'un siècle et demi.

Tous les deux sont donc des combattants, mais avec des buts opposés : la science et le dogme, et une préoccupation unique, quoique encore différente : survivance de l'âme, existence du diable !

Le positiviste, emprisonné dans son passé scientifique comme dans une tunique de Nessus, ne peut se décider à renier les dogmes de la science matérialiste et finit par écrire « que l'approche du spiritisme doit faire frissonner le scientifique, et qu'il faut se défendre contre ce terrible mot. »

En attendant, il conclut à l'âme et à sa survivance, c'est-à-dire à des équipollents par voie détournée et à force d'exclusions.

Le père-jésuite, renseigné à fond sur le spiritisme, dès son origine, se réfugie, en désespoir de cause, dans le *spiritus immundus*, la créature au joli visage, unique cause des phénomènes provoqués, et rappelle à la mémoire les plus anciens et plus récents anathèmes de l'Église de Rome contre les pratiques médianimiques, en convenant cependant que l'hypothèse spirite, par l'explication la plus facile de faits autrement inexplicables, se montre moins déraisonnable que toutes les élucubrations fantaisistes des matérialistes.



Lombroso commence par raconter comment il fut amené au spiritisme dont il fut longtemps adversaire, grâce à son immense amour de la vérité, plus fort que son drapeau scientifique. Il rapporte les expériences les plus remarquables depuis 1891 jusqu'à aujourd'hui, ces expériences qui peuvent se compter parmi les phénomènes les plus célèbres des temps modernes. Je ne les relèverai pas, car la *Revue*, qui les a publiées, est répandue et à la portée de tout le monde ; je me bornerai aux seules déductions.

C'est grâce à l'active propagande d'Ercole Chiaia que Lombroso consentit à examiner « les faits » ; et dans ce temps-là une telle décision pouvait passer pour audacieuse. Du reste, il le confesse dans la sympathique lettre qu'il m'écrivit le 7 juillet 1905, en réponse à mon invitation de participer à la commémoration de l'ami regretté. « C'est par lui que je fus — et beaucoup d'autres avec moi — amené au spiritisme, grâce à l'observation directe, et c'est à lui que beaucoup d'hommes, à l'esprit cultivé, doivent la découverte d'un nouveau monde dans le domaine des recherches psychiques. »

Toute la première partie de l'article est une paraphrase de ce qu'il écrivait en 1904 (*Revue d'Italie*, janvier 1904. « Les nouveaux horizons de la psychiatrie »). « Et de là on glisse dans ce monde encore occulte dont les manifestations, obtenues par des individus dits médiums, se multiplient de jour en jour, comme la lévitation, la marche lente à travers l'air de corps matériels, sans le secours de qui les provoque, ou pour mieux dire, *les subit*, comme le mouvement d'objets inanimés et ce qui est plus singulier, les manifestations d'êtres qui ont une volonté, quelque bizarre et saugrenue qu'elle soit, une volonté, une idéation, comme s'ils étaient des êtres vivants, et quelquefois, une prescience de faits qui n'arrivent que plus tard. Après les avoir niés avant de les avoir observés, j'ai dû les accepter malgré moi ; car elles vinrent sous mes yeux, ces preuves évidentes, *palpables*, et je n'ai pas cru que le fait de ne pouvoir les expliquer devait me forcer à les nier. »

Et maintenant lisons ce qu'écrivit le père Franco : « De nos jours (1906) la réelle existence des faits spirites ne se conteste plus, sauf par quelques professeurs de l'Université en Italie, professeurs, du reste, qui excellent

dans leur propre faculté, mais qui vivent les pieds par terre et le cerveau dans la lune. »

Évidemment, le père jésuite ne fait pas allusion à Lombroso : le *professeur qui excelle dans sa propre faculté*, il faudra le chercher à la tête de quelque haute académie !

Les phénomènes spirites, comme il le fait observer, sont des faits extérieurs qui tombent sous les sens et qui peuvent s'observer facilement par tout le monde, et quand de tels faits sont attestés par des témoins en grand nombre, de bonne foi et bien informés, vouloir les discuter est inutile, même stupide et ridicule.

Lombroso dans l'article mentionné de la *Lettura* dit la même chose : « Il y a ensuite un fait qui m'entraîne à la conviction plus que toutes les expériences personnelles, et toutes les observations. Chez tous les peuples de tous les temps, (ainsi que de Vesme le démontre de façon stupéfiante dans sa belle *Histoire du Spiritisme*) l'opinion de la survivance des soi-disant âmes des morts et celle de leur apparition et activité presque exclusivement nocturne avait été admise sous forme de croyance religieuse ou philosophique, même politique, ainsi que l'influence de quelques êtres privilégiés, magiciens, sorciers, prophètes qui opèrent dans notre sphère comme s'ils s'opéraient dans celle de la quatrième dimension, renversant nos lois de temps, d'espace et de gravité; prophètes et saints qui s'élèvent en l'air, sorcières qui passent à travers les serrures, qui, en un clin d'œil, se transportent à des milliers de kilomètres, qui prédisent l'avenir et qui sont en communication avec l'au-delà.

Il y a même des peuples qui, ne trouvant pas assez de médiums à leur portée, les fabriquaient par des moyens artificiels; voici comment : ayant remarqué que les facultés médianimiques sont un effet de névropathie, ils la provoquaient chez des êtres prédisposés à cet état, en leur suscitant dans l'enfance ou au moment de la gestation, des frayeurs, en leur imposant des jeûnes, etc. »



Il n'est pas moins à remarquer que ceux qui veulent éliminer les hypothèses qui expliquent « les faits », comme le positiviste et le prêtre, n'arrivent pas moins à la même conclusion finale.

Lombroso écrit :

« On a maintes fois remarqué que les réponses, assez souvent prophétiques (quoique encore plus souvent vagues et mensongères) et très souvent en complète contradiction avec la culture mentale du médium et des assistants, ainsi que l'apparition de fantômes, avec toute l'apparence de la vie instantanée, ne peuvent s'expliquer quel que soit le frisson que cette expli-

cation occasionne au savant, sans qu'on admette que l'état de transe, chez le médium, provoque souvent l'apparition ou l'activité plus ou moins vive d'entités qui n'appartiennent pas aux vivants, mais qui en acquièrent momentanément les apparences et beaucoup de leurs propriétés. » Et le père Franco conclut, à son tour, qu'il ne serait pas prudent, mais niais de recourir à l'hypothèse de l'hallucination. Comment l'hallucination uniforme d'un grand nombre des personnes serait-elle possible ? Comment douter alors de la réalité des phénomènes, puisque nous les voyons dans toutes les réunions spirites, et avec nous, et comme nous, des témoins oculaires et auriculaires, un nombre infini de personnes ? »...

« Quiconque est spectateur d'un phénomène spirite qui répugne aux lois physiques peut et doit le juger possible et avéré, sans que pour cela il fasse aucun tort au créateur divin des lois physiques. »

Il existe une raison toute spéciale pour rendre ces témoignages indiscutables et dignes de foi ; c'est qu'ils ne sont pas portés seulement par des personnes ordinaires, encore moins par celles qui estiment et favorisent les phénomènes spirites, en un mot, par des spirites ou initiés à de semblables pratiques et par conséquent disposés à les admettre et les certifier, car c'est le contraire. On connaît un grand nombre de témoignages qui affirment les phénomènes spirites, témoignages fournis par des scientifiques, nullement enclins à considérer comme spirites les phénomènes constatés et étudiés dans les congrès et qui cherchent d'abord dans la nature les qualités des pratiques médianimiques. Beaucoup d'entre eux se déclaraient sceptiques et même déterminés à rejeter la réalité des phénomènes. Eh bien, malgré tout, après les avoir observés, ils ont été forcés de reconnaître leur évidence et de confirmer publiquement la véracité des faits. »

A ce sujet le père Franco rapporte les expériences célèbres et bien connues de Crookes, avec la médium Florence Cook, et les matérialisations de l'esprit de Katie King, et fait allusion aux matérialisations d'Eusapia Palladino à Gènes et à Milan en 1891, et aux noms illustres et non suspectés des expérimentateurs. Il rappelle les témoignages d'un Porro, Bozzano, Lombroso et Richet en ne négligeant pas non plus les plus récentes manifestations, comme celle de la Villa Carmen et du médium californien Miller dont actuellement les revues de Paris relatent les séances extraordinaires.

Ici, cependant, je suis obligé d'ouvrir une parenthèse pour dénoncer la confusion voulue qu'on rencontre dans la *Civiltà catholica* entre le spiritisme scientifique et l'occultisme. En effet, les noms d'un Eliphas Levi et d'un Papus sont cités à chaque instant à côté d'un Kardec et même d'un Richet. L'équivoque est tendancieuse, afin de faire d'autant mieux accréditer la supposition théologale de l'intervention satanique dans les séances. Ceci est une arme bien connue et ancienne des Pères de la Compagnie !

Maintenant arrivons aux explications.

Selon Lombroso il ne s'agirait pas de purs esprits, privés de la matière, mais de corps dans lesquels la matière est rendue si subtile, si affinée, qu'elle ne peut être palpée ou perçue que dans des conditions spéciales.

S'approchant de l'avis de Lodge ces entités vivantes, possédant une espèce de corps éthéré, peuvent temporairement utiliser les molécules terrestres qui les environnent pour se façonner un genre de structure matériel, capable de se manifester à nous.

« Il existe, en outre, un autre phénomène plus singulier qu'il faut admettre pour expliquer quelques-uns des faits spirites les plus étranges : je veux dire, dans l'ambiance du médium en transe et par son action, se modifient les conditions de la matière comme si l'espace dans lequel elles se développent appartenait non pas à notre terre mais à la quatrième dimension dans laquelle, selon les théories des mathématiciens, s'amoindrissent tout à coup les lois de la gravité, la loi de l'impénétrabilité, de la matière et cessent les règles qui régissent le temps et l'espace, de façon que d'un point très éloigné un corps peut subitement se trouver à un endroit voisin, et un bouquet de fleurs pénétrer tout frais dans votre vêtement sans présenter aucune trace d'usure, ou une pierre, ou une clef ou un habit, pénétrer dans une chambre complètement fermée, ou un anneau passer dans un arbre, et des nœuds se faire et se défaire dans une corde fixée et scellée à un point donné (Zöllner) ; ou bien se produire la lévitation de corps inorganiques, mais vivants. Peut-être aussi les lois du temps et de l'espace se renversent dans le cas où les médiums arrivent à devenir prophètes... »

L'auteur a recours à la seconde conscience (la subliminale, l'inconsciente) qui perçoit et agit indépendamment des sens et des organes, à celle qui arrive souvent dans la clairvoyance, dans le songe hypnotique, dans les extases, dans les inspirations en général, à des résultats beaucoup plus grands que ceux qu'atteint la conscience normale, liée aux organes et aux sens. »

De même le père jésuite, parlant de l'agent, ou bien de la cause efficiente, des phénomènes spirites, se met à observer :

« Quant à moi, je juge les théories spirites également erronées, mais, à première vue, moins déraisonnables. »

Les néo-bouddhistes expliquent les faits spirites au moyen de la lumière ou corps astral, qui serait une espèce d'âme, qui, comme le périsprit des spirites, peut se détacher de la personne humaine et s'éloigner pour observer ce qui se passe et ensuite s'y réintégrer. Certains modernes ont recours à l'éther, force naturelle, qui dans le médium réveille des facul-

tés extraordinaires, mais naturelles de claivoyance, de science inconnue, de prévision de l'avenir, de télépathie, de création de fantômes et ainsi de suite.

L'auteur s'arrête à Lombroso. Selon celui-ci le médium reçoit la pensée des assistants et la répercute dans les assistants eux-mêmes qui la reçoivent sous forme d'imagination et de fantômes. De cette manière les vrais agents ou auteurs des phénomènes seraient les spectateurs.

« Je n'entreprendrai pas, ajoute-t-il, de réfuter de telles divagations ou fantaisies de Lombroso, attendu que des milliers d'expériences démontrent que les médiums disent des choses nouvelles, non pensées, et ne pouvant émaner des assistants. D'ailleurs venir nous affirmer que les pensées se transforment en forces matérielles opérant en mille mouvements divers, voire en fantômes parlants et vivants, est d'une telle audacieuse absurdité que cela ne mérite autre chose que le mépris. »



Les conjectures du père Franco, sur ce point, ne me semblent pas sans parti pris, car il s'arrête au Lombroso de la période intermédiaire ; tandis que les conclusions de la *Lettura* sont beaucoup plus explicites et catégoriques. Dans les « nouveaux horizons », ci-dessus mentionnés, il entrevoit les manifestations d'êtres *qui ont une volonté, une idéation comme s'ils étaient des êtres vivants*.

Maintenant le doute va s'évanouir et le positiviste arrive à l'extrême concession :

« Car il n'est pas trop difficile de s'imaginer comment pendant le sommeil et l'extase, l'action de cette conscience subliminale peut se prolonger au delà de la mort. Aristote avait dit : là où existerait des preuves de vie active ou même passive, appartenant à l'âme seule, celle-ci serait à considérer comme séparable du corps. »

La continuation *post-mortem* de la conscience subliminale, comme explication des phénomènes médianimiques transcendants est la reconnaissance de l'intervention de l'esprit du défunt, comme cause unique et efficiente de la manifestation, c'est-à-dire, la théorie spirite que le père jésuite s'acharne à stigmatiser et à combattre au nom du diable. Combien ingénu et ramolli ce diable, éternelle et réelle personification du mal, et comme dit saint Bernard, *intellectu subtilis, scientia illustris, motu velo, potentia insignis essentia spiritualis*, qui s'efforce à fournir la preuve de la survivance à ceux — comme les positivistes — qui ont recours à tous les moyens pour la repousser !



Et voici, en face l'un de l'autre, les deux dogmes : le théologal et le scienti-

tifique. Des deux, le premier est destiné à périr, parce que contredit par la raison ; l'autre à se transformer parce que la science n'est pas immuable comme l'Église.

Déjà le positiviste qui avait horreur de l'explication spirite, enfin acculé par les preuves, finit par l'admettre, c'est-à-dire, la prolongation de la conscience subliminale à l'état de mort, circonlocution de termes qui renferment une confession formidable !

FRANCESCO ZINGAROPOLI

Traduit de l'italien par Claire G.

Naples, novembre 1906.

Lettre adressée à M^{me} Claire G..., auteur des *Souvenirs et Problèmes spirites* par M. Zingaropoli, avocat à Naples, auteur des *Gesta d'uno spirito* (Les manifestations d'un Esprit).

Gentile Signora (Chère Madame),

Combien me fut agréable votre lettre d'hier... ne m'apportait-elle pas comme un effluve de Paris, la belle, la magnifique, la ville des villes, celle qui forme à elle seule le cerveau du monde !

J'aurais tant et tant de choses à vous dire, mais je suis en proie à une fatigue énorme, subie par la fréquence de mes séances médianimiques ; — celle d'hier au soir fut un comble.

Voici vingt-quatre heures que je n'arrive pas à me ressaisir ; je vis comme dans un songe, comme un homme en dehors du monde, car je me sens infiniment loin de la réalité.

... Pourquoi Dieu a-t-il été avec moi aussi miséricordieux, aussi infiniment bon pour permettre que je passasse pour un bref instant à « l'autre rivage » ? que je *visse* et *sentisse* la voix de personnes que j'ai pu toucher en même temps, de personnes qui me furent si chères sur terre et dont il a fallu me séparer ?

Oh ! joie ineffable ? J'ai parlé, hier au soir, avec ma tendre mère, *je l'ai tenue dans mes bras, je l'ai embrassée ; c'était elle, sans aucun doute* . . .

Ce fut une soirée exceptionnelle avec la Eusapia Palladino et mon jeune médium dont je vous ai souvent entretenu. Comme assistants il n'y avait qu'un spirite de Trieste et moi.

Il m'est impossible de vous décrire tous les phénomènes que nous obtinmes ; ce furent les plus extraordinaires qu'Eusapia eut jamais avec la collaboration de mon médium...

(J'en fus comme ivre et perdis mon chemin en rentrant, marchant sans savoir ce que je faisais).

Nous eûmes des lévitations, le vol d'objets et de meubles autour de nous ; nous entendîmes le son d'un harmonica ; nous vîmes l'apparition de lumières brillantes, de mains lumineuses et des *matérialisations entières* sous la tente du cabinet — des formes complètes qui parlaient, qui nous touchaient, qui nous embrassaient. L'ami de Trieste eut sa femme morte, moi ma mère. Une fois je fus touché sur la tête par une main matérialisée et puis j'entendis « psst... psst » comme si une personne m'appelait en secret ; aussitôt après, la tente du cabinet me couvrit la tête, comme si elle voulait me cacher, et deux lèvres se posèrent sur les miennes

Je vous jure que ceci est la vérité absolue et que je n'étais pas halluciné, d'ailleurs, le spirite de Trieste vit et entendit ce que je viens de vous narrer. Comme moi il constata que la matérialisation sortait d'un nuage blanc.

Mais j'abrège ; par lettre il me serait impossible de vous donner tous les détails de notre merveilleuse soirée.

Nous recommencerons demain et je tâcherai de vous tenir au courant de notre nouvelle expérience.

Addio, gentile Signora, merci des nouvelles que vous me donnez sur le mouvement spirite en France, continuez et croyez-moi toujours

Votre très dévoué,

FRANCESCO ZINGAROPOLI.

Deuxième lettre adressée à M^{me} Claire G..., auteur des *Souvenirs et Problèmes spirites*, par M. Zingaropoli, avocat à Naples, auteur des *Gesta d'uno Spirito* (Les manifestations d'un Esprit).

Naples, 13 octobre 1906.

Mia Signora (Madame),

Ce qui arriva et que je vis dans la séance d'hier au soir avec Eusapia et Bertoli est si fort, si merveilleux que j'hésite presque à vous le décrire — vous-même qui êtes spirite en serez probablement préoccupée et troublée !

La séance fut tout entière dédiée au Triestin et il me fut facile d'observer avec grand calme et sérénité.

Nous eûmes en un instant, en dehors du cabinet noir, et au milieu de nous, le fantôme matérialisé de la femme de mon ami, morte très jeune en Autriche, il y a quelques années, et comme c'était une violoniste remarquable, nous eûmes l'inspiration de mettre dans le cabinet un violon et son archet. Au milieu de la séance, l'instrument se mit *seul* en mouvement, sortit *seul* de la tente, vint au milieu de nous et se mit à jouer, non pas des accords, des harmonies quelconques, mais tout entière la *Sérénade valaque* (*Serenata valacca*).

Plus d'une fois nous entendîmes la voix de la jeune femme ; en embrassant son mari, elle lui dit doucement : « Guido mio ! » Elle parut très reconnaissante envers moi d'avoir coopéré à la séance par sa réalisation et m'en donna une preuve émouvante de la manière suivante : elle enleva d'abord la chaise sur laquelle son mari était assis, en le forçant à se lever et puis elle s'approcha de moi en me saisissant par les plis de mon veston et en me tirant jusqu'à ce que je fusse près de son mari et en face du petit guéridon. Alors ses deux bras nous enlacèrent en même temps par derrière nos têtes et nous poussèrent la face contre face, jusqu'à ce que nos lèvres se fussent rencontrées et alors tandis que nous accédâmes à son désir clairement indiqué, ses mains caressaient nos épaules...

Je vous rapporte ceci sans commentaire car les faits sont plus éloquents que les paroles.

Je me trouve encore à l'heure qu'il est sous l'influence émouvante de cette séance. J'ai fait de nouveau un voyage dans l'autre monde dont les fortes impressions me suivent. Cependant, plus je me plonge dans les lectures, dans les études et les expériences, plus je me trouble, plus je me perds et éprouve un sentiment d'angoisse, *le sentiment de l'Inconnu*.... une mer infinie avec tant, tant de rivages et de terres inexplorées en tant de points obscurs. Que deviendrons-nous, pauvres et faibles humains ? Comment ferons-nous pour revoir ceux que nous aimons, pour les rencontrer... quels souvenirs et affections emporterons-nous ? Peut-être la vie terrestre nous paraîtra-t-elle le songe bref et fugace d'un jour, d'une heure, d'une minute ? Puisque même dans cette vie, il nous est arrivé parfois de rêver, en une nuit seule, toute une longue existence ? Et sommes-nous vraiment sûrs de vivre ou de rêver ?

Il y a des êtres qui s'aiment et qui vivent séparés à de grandes distances ; en réalité, seraient-ils unis et étroitement enlacés ?

Je veux dire que ce que nous révèle la médiumnité est peut-être, à peine, le frontispice d'un livre mystérieux, obscur, impénétrable ; car ce n'est qu'avec effort que nous arrivons à entrevoir le titre... sans en pénétrer jamais le contenu.

Mais de telles réflexions agitent notre âme : qu'il plût à Dieu de nous donner à tous la certitude de notre survivance et que forts de cette conviction, nous employassions dans le bien et la charité notre rapide existence terrestre ! Ainsi soit-il !

.....

Et maintenant une nouvelle qui vous sera agréable. Cet hiver il vous sera facile de faire la connaissance personnelle d'Eusapia. Le professeur Moutonnier de Nice l'a invitée pour une quinzaine de jours, afin de faire des expériences avec elle. Grâce à mon intervention, Eusapia est décidée à ac-

cepter, si les conditions lui conviennent. Dans ce cas, vous pourrez chercher à faire partie du groupe, à moins que vous ne préféreriez avoir des séances dans votre maison. Je me mets à votre disposition pour vous mettre en relation avec elle. Je lui parlerai de vous en temps opportun.

J'attends votre réponse et vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes sentiments de confraternité spirite.

F. ZINGAROPOLI.

P. S. — Afin de garder des preuves tangibles de nos séances, nous n'avons pas manqué de prendre diverses photographies instantanées des phénomènes ; je vous enverrai des exemplaires.

PAGES RETROUVÉES

(Suite)

L'ABBÉ BORNAVE

XXXVI

La nuit est sombre, la ville de Saint-Denis repose enveloppée d'un épais manteau de nuages sortis de l'océan Indien, tout est calme, rien ne bouge dans la nature tropicale.

Pourtant, plusieurs ombres, se suivant à intervalles égaux, se sont glissées furtivement, sans bruit, comme évitant d'éveiller la moindre attention, dans la chapelle de la Délivrance, qui domine du haut du double escalier y accédant, le chemin de la petite Ile à Saint-Denis. La Vierge, qui regarde la ville et semble la bénir, a vu s'éteindre, l'un après l'autre, les cierges que la dévotion ou la superstition allume chaque jour par douzaines, aux pieds de la mère du Christ.

La porte de la petite église s'est refermée doucement sur chaque ombre. Une cérémonie religieuse va s'y accomplir en silence, sans éclat, loin de la foule brillante et parfois peu recueillie qui, en pleine lumière du ciel et sous les feux de mille bougies, assiste à un mariage mondain.

Après avoir nommé tous les personnages de cette scène nocturne on comprendra quel mystère l'enveloppe.

A l'autel, éclairé seulement par deux cierges à la lumière pâle et vacillante, un jeune prêtre agenouillé se recueille. En entendant les pas discrets des premiers arrivants il tourne un instant la tête, et se replonge dans ses pensées ou sa prière ; enfin lorsqu'il s'est assuré que tous ceux qu'il attendait sont présents, il fait un signe de croix, se lève et se retourne. C'est l'abbé Bornave qui est venu bénir, en cette modeste église, le mariage du lieutenant Vallas avec M^{lle} Éveline S..., tous deux agenouillés l'un près de

l'autre, devant l'autel, dans le chœur obscur. Derrière eux, debout se tiennent les lieutenants Giliani et Lionnet, témoins de leur ami Vallas, et de Beauchesne et Genmeyer qui assistent la fiancée. Plus loin, deux femmes à peine visibles, dont l'une verse des pleurs en cachant son visage dans ses mains et l'autre placée derrière elle, sont venues assister à cette cérémonie clandestine. C'est M^{lle} Violetta D... et la vieille Zézette, sa fidèle cafrine.

Aucun autre témoin n'a été prévenu.

Après avoir invité le jeune couple à dire tout bas un *pater* et un *ave*, le prêtre lui adresse, d'une voix émue et basse, les paroles suivantes : « O mes amis, combien cette union que Dieu va consacrer à jamais et bénir par mes mains et qui sera valable à ses yeux et à ceux des hommes, est différente de ce que nous l'avons tous rêvée. Cette humble cérémonie accomplie sans faste, loin du monde, dans la nuit, comme une faute, n'est pas moins au pied de l'autel, un sacrement divin qui va vous unir l'un à l'autre pour toute cette vie d'un lien indissoluble. Dans cette chapelle, en présence de ces camarades dévoués, je ne puis vous adresser le discours que j'aurais été si fier de faire entendre dans la nef de la cathédrale, remplie des parents, des amis de cette jeune fille dont la tendresse et la fidélité à sa parole sont si grandes. Dans quelques instants, qu'il faut hâter, mon bien cher Maurice, elle sera ta femme, la compagne qui se sera donnée pleinement à toi, abandonnant tout sans retourner la tête pour dire adieu à ce qu'elle quitte pour te suivre, aussi lui devras-tu tout ton amour, tout ton dévouement, toute ta fidélité afin de lui faire accepter la vie inconnue dans laquelle, d'un accord commun, vous allez entrer... Soyez courageux tous les deux, appuyez-vous l'un sur l'autre dans cette impasse où vous trouverez bien des pierres et des ronces, mais le ciel sombre redeviendra pur et vous oublierez ce temps d'épreuves. Vous serez forts si vous marchez avec confiance, avec amour. Hélas ! les minutes nous sont comptées ; levez-vous donc et répondez : Louis-Maurice Vallas, consentez-vous à prendre pour épouse Marie-Éveline S... ici présente ? » — « Oui », répondit le lieutenant avec fermeté. « Et vous Éveline S... consentez-vous à prendre pour époux Louis-Maurice Vallas, ici présent ? » — « Oui », dit Éva à voix basse en dissimulant un sanglot. Maurice passe au doigt de sa compagne l'anneau nuptial... « Au nom de Dieu, mes amis, je vous unis », dit le prêtre qui acheva la prière du mariage. Alors, ôtant son surplis, il se dirigea vers un pupitre sur lequel le registre des actes religieux était prêt à recevoir les signatures des nouveaux époux et des témoins, avec celle de l'officiant.

Violetta se leva et se portant au-devant d'Éva, elle lui ouvrit les bras. Les deux amies demeurèrent dans une muette et longue étreinte, sans pouvoir échanger une parole, laissant couler leurs larmes. A les voir ainsi, quelque étranger, entré dans cette chapelle et ignorant de ce qui venait de se passer,

aurait sans doute cherché des yeux un cercueil, seul capable de faire naître ces pleurs.

— « Sois courageuse, ma chère Éveline, tu pars avec celui qui a le droit de t'emporter, tu auras la force de supporter les épreuves qui vous attendent. Pense parfois à Violetta qui, sans toi, n'a plus personne... pour la protéger. »

— « Je le sais, ma Violette, tu restes ici seule au monde.

— « Oui, seule, hélas ! car l'ami que le ciel a placé sur mon chemin pourra-t-il demeurer ici longtemps après votre départ ?.. Alors la petite Violette languira, se fanera... et mourra !

Tous les témoins ayant signé venaient silencieusement serrer les mains des deux époux lorsque le bruit de trois coups frappés discrètement à la porte attira l'attention de tous.

— « Va voir, Lionnet, dit Vallas à son ami et reviens vite.

— « Il faut partir, Maurice, tout est prêt, les marins sont à l'endroit convenu, le patron prévient qu'il faut vous hâter... la mer devient forte. »

Alors Vallas enveloppa sa femme d'un vaste manteau de couleur sombre, et, dissimulé lui-même sous un ample vêtement, il tendit les mains à ses camarades. — « Merci, leur dit-il, jamais je n'oublierai le service que vous m'avez rendu cette nuit et tout ce que vous avez fait depuis deux jours pour préparer notre fuite. Embrassons-nous et retirez-vous sans bruit.

« Vous, mon cher de Beauchesne, remettez vous-même demain matin ce pli au colonel Gassias. Vous, Giliani et Genmeyer, soyez au mess auprès de tous nos camarades les interprètes de mes regrets. Partir sans les avoir embrassés me serre le cœur. Expliquez-leur mon départ précipité, ils me pardonneront une décision qui s'appuie sur l'honneur. Dites-leur que la conduite impitoyable du gouverneur m'y a contraint. L'ordre qui me renvoyait en France rendait notre mariage impossible après ce malheureux duel dont je déplore l'issue, car j'eusse couvert de ridicule et de honte celle à qui j'avais juré de l'épouser. Ne m'oubliez pas, moi, je conserverai de ces deux dernières années passées au milieu de vous un souvenir ineffaçable. Adieu ! » Et dans une étreinte fraternelle, Vallas pressa l'un après l'autre Giliani, de Beauchesne et Genmeyer qui sortirent sans bruit de la chapelle, laissant Vallas avec sa femme et Lionnet. Ce dernier ne voulait pas quitter ses amis avant de les avoir vus s'embarquer.

Violette bien triste donna encore une dernière caresse à son amie d'enfance et, ayant embrassé Vallas, leur promit de remettre elle-même à M^{me} S. la lettre qu'Éva avait écrite à sa mère pour transmettre ses adieux à sa famille. Elle allait se retirer avec les trois officiers qui lui avaient offert de l'accompagner jusque chez elle, lorsque Gaston Bornave s'approcha d'elle.

— « Ma chère enfant, lui dit-il avec une grande émotion, si je pouvais

« vous aimer davantage, je vous chérirais encore pour ceux qui nous quittent, Violette, s'il m'était permis, comme à Maurice qui brise son épée, de rompre le vœu que je voudrais avoir assez de courage pour ne considérer que comme un préjugé cruel, me suivriez-vous comme Éva qui part avec celui que, je le crains, nous ne reverrons jamais ? » — « Oui, mon ami, oui, sans hésiter, répondit bien bas la douce jeune fille, mais hélas à elle, Dieu le permet, tandis qu'à moi, il le défend ! »

Un quart d'heure après, M. et M^{me} Vallas précédés du matelot qui était venu les chercher, et suivis du lieutenant Lionnet et de l'abbé Bornave, qui avaient mis une certaine distance entre eux, afin d'assurer leur fuite en arrêtant quelque indiscret qui eut pu les suivre, arrivèrent au bord de la mer en une petite anse cachée non loin du cap Bernard. Là, les attendait une embarcation montée par cinq hommes, qui s'étaient engagés à conduire les fugitifs à bord du petit brick, qui croisait au large, à l'abri de la haute falaise abrupte, pour les porter à l'île Maurice.

« Pas une minute à perdre, mon officier, dit le patron à celui qui s'entendait donner ce titre pour la dernière fois, la mer est un peu forte, et pour aborder la *Belle Paimpolaise* avant que le vent du large ne « s'amène », il va nous falloir « souquer » dur. Vos bagages sont dans le canot... Embarquez vite. »

Instants inoubliables ! Vallas se jeta dans les bras de Gaston Bornave, qui retenait ses sanglots dont son cousin n'était plus maître. — « Adieu Maurice, adieu madame, soyez vaillants. Nos épreuves ne sont pas finies, frerot, ajouta-t-il plus bas... Reverrons-nous jamais notre cher pays basque ? » — « Tais-toi, Gaston, n'abats point mon courage, adieu ! Et toi, Lionnet, embrasse-moi, mon fidèle ami... Pourquoi Edgar ne m'a-t-il pas tué ? la pauvre femme que j'enlève eut peut-être connu le bonheur que je lui « ravis... Adieu ! Donne un souvenir à Fifine, à la pauvre fille mêlée sans le savoir à ce drame. »

Puis avant d'entrer dans l'embarcation, Maurice courut encore vers Gaston et lui dit bien bas en lui donnant un ultime baiser... « Tu diras à Rose de me pardonner et de prier pour moi. »

Quittant les deux derniers amis qu'il laissait sur cette chère petite terre française, Vallas prit sa femme dans ses bras et entra avec elle dans le canot, où il la fit asseoir à côté de lui, entre les deux petites malles qui contenaient tout leur bien et que Lionnet avait réussi à faire apporter là, puis il couvrit sa compagne de son manteau, et entourant sa tête de son bras « Merci Éva, lui murmura-t-il à l'oreille. »

— « Avant partout ! » dit le patron en saisissant la barre du gouvernail. Quelques instants après la barque disparaissait dans la nuit et, debout sur les galets, l'abbé Bornave et le lieutenant Lionnet n'entendirent bientôt plus

que le bruit des avirons battant les flots, allant diminuant, puis s'éteignant. La mer seule brisait sur le rivage ses vagues plantives, et le cri strident de quelques fouquets, volant dans la nuit, furent, pour les deux amis, comme un dernier adieu, auquel la nature semblait s'associer avec tristesse.

— « Que Dieu les prenne en sa sainte pitié », dit l'abbé Bornave en levant le bras, et allongeant la main vers le petit brick, dont l'ombre légère découpa sa silhouette sur l'horizon brumeux, pour leur envoyer sa bénédiction. Accompagné de Lionnet, le jeune prêtre, dont l'âme était brisée, regagna la demeure de l'ami de Vallas où, pour la troisième fois, il accepta l'hospitalité à la petite île en une circonstance plus malheureuse que les précédentes. La première, après son naufrage, il avait tout oublié en pressant son « frerot » dans ses bras. La seconde, après le coup de poignard de Taïl, il s'était vite remis de son émotion... Aujourd'hui ces lieux étaient bien plus tristes, car l'ami d'enfance vers lequel un destin fatal l'avait amené était parti à jamais... ; de telles réflexions pouvaient-elles permettre aux paupières du jeune Basque de se fermer au sommeil !

XXXVII

Laissons Vallas s'enfuir sur cette petite embarcation que les vagues secouent et qui porte Vallas, sa fortune et son amour, pour revenir en arrière et expliquer les faits dont le chapitre précédent a raconté la conséquence.

Nous avons quitté le jeune lieutenant, aux arrêts de rigueur pour deux mois, adressant à sa fiancée la lettre qui lui fut remise par Violetta, afin de lui demander si elle l'aimait assez pour consentir à fuir avec lui.

La réponse d'Éva transmise verbalement indiquait un caractère prudent et sage. Elle fut rapportée mot à mot par l'amie de Gaston. « Oui, disait « M^{lle} S... je tiendrai ma promesse. Le courrier en vue depuis ce matin apporte certainement l'autorisation de notre mariage. Je fléchirai mon père « dont la bonté est grande, et l'amènerai à nous rendre le consentement « qu'il a retiré à la suite du triste événement que vous savez. Alors, afin de « faire cesser la situation pénible dans laquelle se trouve sa fille, il ira prier « M. le colonel Gassias d'intervenir auprès de M. le Gouverneur, qui peut « suspendre vos arrêts durant quelques heures afin de permettre la célébration de notre mariage, à la mairie et à la chapelle du Brûlé, devant quelques parents et amis, sans mystère, mais sans bruit, nous réservant de « réunir après votre punition terminée toute ma famille, toutes nos connaissances, tous vos camarades, pour donner alors une consécration éclatante à « cette union, en entendant une messe solennelle à la cathédrale de Saint-Denis. Si M. le Gouverneur refuse, je jure de suivre, où il voudra, celui « que je regarde comme mon époux devant Dieu. »

Cette réponse remplit d'allégresse l'âme du bel officier qui, oubliant aussitôt les douleurs causées par son coup d'épée dans l'épaule se mit à chanter l'air favori qui chez lui était l'indice de la joie. « Quand on est Basque et bon chrétien ! »

— « Attends pour te réjouir, mon bon cousin », lui dit en souriant Gaston, « ne le fais qu'à bon escient »... et l'abbé avait raison.

Le soir, le paquebot apportait en effet la précieuse autorisation ministérielle du mariage, et ce qu'avait prévu la fine M^{lle} Éva se réalisa de point en point. Son père, heureux de la nouvelle, eut pitié des deux amoureux, s'attendrit même sur le sort de son futur gendre et obéit aux désirs de sa fille en se rendant chez le colonel Gassias qui, plein d'affection pour le malheureux lieutenant se faisait annoncer quelques minutes après, chez M. de Bormel afin de le prier de donner satisfaction à la prière de la famille S... et permettre aux deux fiancés impatients, de se marier en suspendant les arrêts de M. le lieutenant Vallas, vingt-quatre heures.

Le bon colonel trouva malheureusement le gouverneur dans une fâcheuse disposition d'esprit. Il se vit opposer un refus catégorique et éprouva une surprise pénible en entendant le chef de la colonie lui dire : « Mon cher colonel, je ne puis, après l'issue malheureuse du duel de M. Vallas, le maintenir dans la colonie, où sa présence en ville, après ses arrêts achetés, amènera certainement quelque discussion entre lui et des amis de la malheureuse victime. De plus, je ne puis me prêter à l'union du meurtrier, très malheureux et très honorable, je le reconnais, mais qui ne la contracte peut-être que pour réparer une faute. »

Le colonel présenta fort éloquemment la défense de l'officier placé sous ses ordres, mettant en avant sa belle conduite à la guerre, et même en ce duel malheureux, où blessé il avait continué le combat... enfin il se fit aussi l'avocat de la jeune fille, fiancée depuis près d'un an, et dont Vallas n'avait fait que venger l'honneur... Et, trouvant des arguments plus péremptoirs, le commandant des troupes, chef suprême après le gouverneur, allait peut-être user de quelque véhémence en présentant la défense du lieutenant Vallas, lorsque le gouverneur lui déclara nettement qu'il avait prévenu le ministre de la marine du renvoi immédiat en France de cet officier sur le paquebot partant dans dix jours.

Le colonel, peiné de cette décision, osa la blâmer et la qualifier de cruelle : « Un duel n'est pas un crime, Monsieur le Gouverneur, lui dit le colonel Gassias, et votre décision peut réduire les deux jeunes gens au désespoir ; laissez-les se marier et le paquebot emportera, si vous le jugez nécessaire, dans dix jours, le couple uni enfin après tant de mois d'attente. »

Rien ne put fléchir M. de Bormel qui, froidement, pria le colonel de se retirer. En proie à un sentiment pénible le chef militaire prit une voiture

et se rendit chez Vallas à qui il transmitt, avec un regret sincère, les paroles du gouverneur.

— « C'est bien, mon colonel, lui répondit respectueusement l'officier, je me résigne à mon sort. »

— « Tout passe, mon cher lieutenant, lui dit le bienveillant M. Gassias, « trompé par cette réponse, laissons s'écouler deux ou trois jours, je retournerai à l'assaut et si je gagne la bataille, c'est-à-dire si j'amène le gouverneur à vous garder jusqu'à l'expiration de vos arrêts... deux mois ne sont pas l'Éternité!... nous reverrons le beau temps succéder à l'orage et vous oublierez tout, le jour de votre mariage, où je solliciterai l'honneur, qui me revient, d'être votre premier témoin. » Et, serrant la main du lieutenant, qui lui exprima ses sentiments de profonde reconnaissance, le colonel se retira en exhortant le prisonnier à la patience. »

Après le départ de son chef, Vallas fit appeler son ami Lionnet, dont la case, on le sait, était voisine et que le factionnaire laissa pénétrer :

« Lionnet, lui dit-il, nous n'avons pas une heure à perdre, je connais ton dévouement, il me le faut tout entier. Le gouverneur refuse de me laisser marier et ordonne mon embarquement dans dix jours! Le colonel qui sort d'ici n'obtiendra rien d'une nouvelle entrevue qu'il compte avoir avec M. de Bormel... il faut donc agir au lieu de se désespérer et exécuter sans tarder le plan que j'ai conçu. Il est irrévocable, veux-tu m'aider à le mener à bonne fin? »

— « C'est entendu, Vallas, compte sur moi, que faut-il faire? »

— « Préparer ma fuite; envoie chercher l'abbé Bornave et soyez ici tous les deux dans une heure. »

Lorsque les trois amis furent réunis, Vallas expliqua son plan. Faire remettre au plus tôt à sa fiancée une dernière lettre qu'il venait de lui écrire. Assurer leur union tout au moins à l'église, étant dans l'impossibilité de contracter le mariage civil, qui aurait lieu plus tard, enfin préparer leur fuite de la Réunion et gagner l'île Maurice. Lionnet et l'abbé quittèrent le lieutenant en lui assurant que tout serait prêt pour le surlendemain.

La missive adressée à Éva était une prière qui imposait à la jeune fille une réponse qui ne se fit point attendre : « Ma chère Éva, lui écrivait son fiancé, le moment irrévocable est arrivé de me prouver toute votre confiance. Le gouverneur refuse de suspendre mes arrêts pour nous marier et ordonne mon embarquement dans dix jours. Je vais préparer notre fuite après la célébration de notre mariage devant Dieu seul, puisqu'il ne peut être procédé à notre union civile qu'il est nécessaire de remettre à plus tard. Mon cousin et ami Bornave consent à nous unir en présence de quelques amis qui seront mes témoins et les vôtres. Serez-vous prête à l'instant désigné? Un seul mot je vous prie. Celui qui vous aime et vous en

« donne la preuve en quittant tout pour tenir sa parole. — Maurice Vallas. »
Le soir même, la cafrine Zézette lui rapportait le billet suivant : — « Je
« tiendrai également ma promesse et serai à l'heure dite à l'endroit dési-
« gné. — Éveline S... »

Lionnet fit diligence; il se rendit au port, où, apprenant le départ d'un brick, la *Belle Paimpolaise* qui se rendait à l'île Maurice avec un chargement de riz et de bois, le lieutenant prit une baleinière et se fit transporter à bord. Il se présenta au capitaine et, de l'entretien qu'il eut avec lui, il résulta que, dans la nuit de son départ, il croiserait à l'abri du cap Bernard, où il attendrait deux passagers, qu'un grand canot prendrait à la petite anse de la caserne. A son retour à terre Lionnet, aidé du père Protet, surveillant des marins, s'assura d'une embarcation qui, à l'heure dite, devrait prendre les fugitifs au lieu convenu.

L'abbé Bornave, secrétaire de Mgr l'évêque de la Réunion, n'eut pas de peine, de son côté, à obtenir du desservant de la Délivrance qu'il lui remit la clé de la chapelle, pour y célébrer le mariage de ses deux amis.

Tout fut donc prêt pour l'évasion de Vallas. Mais le point difficile que le ciel sembla protéger fut le départ d'Éva sans que sa famille se doutât de rien. Le matin du jour désigné elle annonça à sa mère qu'elle allait passer la journée et celle du lendemain chez son amie Violetta, et elle s'y rendit tout naturellement.

Quant à Vallas, il profita de l'éloignement de la sentinelle, appelée quelques instants par l'ordonnance de Giliani, pour s'élancer chez Lionnet, où il se vêtit de façon à n'être reconnu de personne.

A minuit, tous les témoins de la scène que nous avons décrite arrivaient l'un après l'autre à la chapelle, où nous avons assisté à l'une des scènes qui font pressentir le dénouement de cette triste histoire.

XXXVIII

Quelques heures après la fuite de Vallas et d'Éveline, à l'heure du rapport, le lieutenant de Beauchesne se présentait chez le colonel Gassias, et lui remettait le pli que lui avait confié le fugitif. En voici le contenu :

« Mon colonel. Lors de votre dernière visite, quand vous m'avez fait connaître la décision de M. le gouverneur, je vous ai répondu : Je me résigne à mon sort, sans vous expliquer ce qu'était cette résignation. Aujourd'hui je viens vous dire ce que j'attendais de l'avenir.

« A l'heure où la présente lettre est sous vos yeux, j'ai brisé ma carrière pour accomplir ma parole donnée. J'ai épousé cette nuit M^{lle} Éveline S..., et nous avons quitté l'île de la Réunion cette nuit, nous rendant à l'île Maurice.

« Libre de tout engagement militaire, notre pays étant en état de paix et

« le territoire de la France libéré, j'ai l'honneur, mon colonel, de vous
« remettre ma démission de lieutenant, en vous priant de la transmettre à
« M. le gouverneur et à M. le ministre de la marine.

« Ce n'est pas sans un profond regret que je me sépare de la famille
« militaire qui m'avait si bien accueilli, après y avoir conquis une place que
« j'ai payée d'un peu de mon sang. En quittant le 3^{me} régiment d'infanterie
« de marine, je désire à mes camarades dont je ne me sépare point sans
« verser une larme, de toujours servir sous les ordres de chefs tels que
« vous, mon colonel.

« Offrez à M^{me} Gassias, qui fut une mère pour nous tous loin de France,
« l'expression de mes hommages très respectueux et de mes regrets, et vous-
« même recevez, mon colonel, l'assurance de ma reconnaissance pour la
« bienveillance que vous avez toujours témoignée à votre lieutenant très
« dévoué. — Maurice Vallas. »

A cette lettre était jointe, dans la même enveloppe, la démission de l'offi-
cier faite dans la forme réglementaire.

— « Pauvre Vallas ! » dit simplement le colonel qui ne pouvait cacher son
émotion. — « Merci, monsieur de Beauchesne, je vais aller voir le gouver-
neur qui, peut-être, éprouvera quelque regret d'avoir contraint à rompre
ses arrêts et à donner sa démission un bon officier qui aime sa patrie et ne
demandait qu'à la servir loyalement. »

Le même jour, Violette faisait parvenir à M^{me} S..., au Brûlé, la lettre
d'Éva ainsi conçue :

« Chère mère, combien vous allez pleurer en lisant cette lettre de votre
« Éva, en route pour l'île Maurice, au moment où vous aurez ce papier sous
« les yeux. Je sens que vous et mon père allez couvrir de reproches celui
« qui, depuis cette nuit, a échangé avec votre fille l'anneau nuptial au pied
« de l'autel, dans la chapelle de la Délivrance, où l'abbé Bornave a bien
« voulu nous unir.

« Si je vous eusse prévenus, vous n'auriez jamais consenti à cette union
« clandestine et encore moins à me laisser suivre celui qui m'a donné tant
« de preuves d'attachement. Le ciel dirige nos destinées, et tôt ou tard, le
« duel qui fut fatal au malheureux Edgar aurait eu lieu.

« J'avais donné mon cœur à M. Vallas qui m'aimait. C'est pour moi qu'il
« a été blessé et qu'il a eu le malheur de tuer son adversaire, c'est pour moi
« qu'il avait à subir deux mois de prison, enfin c'est pour moi qu'il a donné
« sa démission... Si le gouverneur avait exaucé la demande de mon cher
« père, mon fiancé et moi eussions encore patienté, mais l'ordre de renvoyer
« M. Vallas dans huit jours, sans avoir permis notre mariage, autorisé par
« le ministre, a exaspéré celui qui, depuis près d'un an, attendait ma main.
« Il me l'a demandée de nouveau en me proposant de fuir, je la lui ai don-

« née. Pardonnez-moi tous, vous chère mère, vous, mon père, et toi, ma chère
« sœur. L'île Maurice n'est pas éloignée. Ce nom, qui est celui de mon mari,
« lui portera bonheur sans doute. Maurice va se présenter au gouverneur
« et espère trouver en lui un appui, avant de rentrer en France. Nous som-
« mes partis presque sans ressources, mais notre amour nous protégera...
« et si vous me pardonnez vous jugerez ce que vous pouvez faire pour vos
« enfants.

« Je ne vous dis pas adieu, chers parents, à qui j'adresse toutes mes ten-
« dresses et, encore une fois, je vous prie d'accorder tout votre pardon à votre
« fille qui vous a toujours aimés tendrement. — Éveline. »

Il est facile de comprendre la douleur de la famille S... La mère se répandit en sanglots et M. S... parla de partir immédiatement à l'île Maurice, arracher sa fille à son mari et la ramener. Très sensibles sur le point d'honneur les créoles tiennent surtout à la réputation familiale, et la faute la plus légère couvre de honte toute une famille, dont chaque membre est prêt à venger la moindre atteinte qui peut y être faite.

Le jugement d'autrui y est sévère et chacun est jaloux de mériter l'estime générale.

Pour M. S... le départ de son enfant était simplement un enlèvement, la fuite d'une fille avec son amant.

Le bruit d'un événement semblable, le départ du jeune officier suivi de l'une des demoiselles les plus honorablement considérées, sa démission qui en était la conséquence, tout cela fut connu de toute la ville de Saint-Denis avant la fin du jour. On parla du duel, on discuta sur les faits et les causes, accusant Vallas d'avoir trompé indignement une famille. Mais quand le mariage secret fut connu et prouvé, l'opinion changea totalement, et de deux coupables on fit bien vite deux victimes de la rigide conduite du gouverneur, cause de cette fuite, et le lendemain les deux fugitifs étaient devenus des héros.

Un article fort habilement écrit sous la signature d'un ami, et faisant connaître les faits exacts, parut quelques jours après dans le *Créole* de Saint-Denis, et enveloppa de tant de sympathie le lieutenant Vallas et sa compagne que le bruit s'apaisa. On ne parla de lui et de M^{lle} Éva S... que comme de deux nouveaux modèles de fidélité et d'amour, et quinze jours après il n'en fut plus question... ainsi va le monde.

M. S..., blessé dans son cœur de père, refusa d'adresser le moindre subsidium à sa fille tant qu'elle n'aurait pas réintégré le foyer paternel, et il interdit à la mère et à la sœur d'Éva d'écrire à ceux qu'il ne qualifiait que « les coupables ». Quant à la pauvre Violetta qui avait prêté la main à ce qu'il appelait « l'infâme comédie » du mariage et de la fuite de sa fille, il lui fit interdire de revenir au Brûlé. L'abbé Bornave, qui avait consenti à unir sous

l'œil de Dieu deux cœurs meurtris, sans que M. le maire eût ceint son écharpe et prononcé le premier le *conjungo*, alla lui-même au-devant du blâme que Mgr Delannoy ne pouvait se dispenser de lui infliger. Aucune plainte ne fut présentée au parquet, les deux conjoints ayant quitté la colonie dans les vingt-quatre heures, et le jeune prêtre fut laissé en paix à ses fonctions de secrétaire de Monseigneur.

XXXIX

Un soir, une semaine après le départ de leurs amis, l'abbé Bornave et Violetta étaient réunis dans le petit nid du Butor et causaient l'un près de l'autre ; écoutons-les.

— « Cher Gaston, les doutes que vous émettez parfois troublent mon esprit, et j'ai besoin que vous répondiez à bien des questions que je veux vous poser lorsque je suis seule, et que je ne sais plus formuler dès que vous êtes là.

— « Je vous comprends, chère Violette, c'est toujours le caractère dont vous me voyez revêtu, et qui depuis tant de siècles s'attache peut-être plus à cette robe qu'au sacrement de l'ordre lui-même, qui vous arrête. Si les prêtres étaient vêtus comme le commun des mortels, les hommes n'auraient pour eux qu'une minime considération et celle que leur accordent les femmes s'effacerait peu à peu. On ne se représente pas l'envoyé de Dieu suivant la mode, dans la religion catholique... et cela durera encore quelque temps.

— « Parlant de Jésus ne m'avez-vous pas dit qu'il n'a jamais institué l'Église et le clergé tels qu'ils existent ?

— « Non, Violette, non, jamais cet homme pur, droit, honnête n'aurait imaginé cette hiérarchie, que l'Église seule a pu concevoir pour maintenir une puissance qui a résisté au temps, mais qui succombera, parce que toute construction humaine a une fin, surtout celle qui s'appuie sur des bases peu solides.

— « Et Jésus, c'est presque en tremblant, ô mon ami, que j'ose en parler à un prêtre. Jésus, à vos yeux, est-il Dieu ?

« Toute autre femme que vous, amie chère, n'obtiendrait de moi aucune réponse à pareille demande. Avec vous, Violette, je dirai ce que je pense, parce que l'eau pure qui emplit un vase de cristal ne saurait se troubler.

« Non, je ne crois pas à la divinité de Jésus et lui-même, du jour où il a parlé, pour répandre sa morale digne d'un Dieu, jusqu'au jour où la lâcheté d'un proconsul romain l'a laissé clouer au gibet, n'a parlé du Dieu du ciel que comme d'un père commun à tous les hommes. Admettre la divinité de Jésus c'est entrer dans tant d'hypothèses que je craindrais de vous les présenter et de vous troubler. Dieu doit tout connaître, le passé, le présent, l'avenir. S'il connaît l'avenir, il n'en peut changer l'immutabilité. Si Dieu

s'est séparé de cette partie de lui-même pour la faire naître d'une femme, en faire un homme et le laisser crucifier, c'est se crucifier lui-même... Nous aurons beau chercher une solution à ce problème théologique nous ne le trouverons jamais, ainsi que me disait l'abbé Marchal... laissons-le.

« — Et Dieu lui-même, cher Gaston, pourriez-vous me présenter de lui une image exacte, une idée admissible ? »

« — Oh ! chère petite Violette, comme vous devenez philosophe, et combien cette question, qui n'a jamais été résolue et ne le sera jamais, est embarrassante pour celui qui ignore tout, et combien plus encore pour celui qui l'a étudiée. »

« N'essayez point de vous faire une idée de ce que nous appelons Dieu, vous n'y parviendrez jamais, tout au moins en cette vie. Vous êtes trop intelligente, Violette, pour voir en l'Être suprême une personnalité à l'image de l'homme, regardant partout, voulant tout voir, tout savoir, punir, pardonner, récompenser... Dieu est-il tout ? est-il en tout ? Ne cherchez point... Demande-t-il notre adoration, nos prières ?... J'en doute fort... Mais il faut que la faiblesse humaine croie en lui, et le prie... »

— « Est-ce pour mériter l'éternité, cher ami ? »

— « L'Éternité, la concevez-vous, ma petite Violette ? toujours, jamais, toujours ! quels mots, quelles idées ! »

« Vous comprenez que les mots les plus simples sont ceux qui traduisent le mieux les pensées, et je vais vous donner de l'Éternité une définition que j'entendis faire un jour, dans un village des Pyrénées, par un pauvre prêtre simple et, je puis bien le dire, saintement ignorant, et que je n'ai jamais oubliée... elle vous donnera tout au moins une idée du commencement de l'éternité. « Imaginez par la pensée une boule d'acier dur et poli semblable par son volume à notre planète, et placez une mouche aux ailes d'or volant à sa surface et qui n'approcherait du globe d'acier qu'une fois tous les cent ans, pour le frapper d'un coup d'aile. Eh bien ! disait le curé dont je vous parle à ses ouailles attentives, quand, de ce petit coup d'aile frappé tous les cent ans, la petite mouche d'or aura pulvérisé l'immense globe d'acier gros comme la terre, l'éternité ne fera que commencer. »

— « Une dernière question, mon cher Gaston. Ne m'avez-vous pas lu, dans l'un des livres du père Marchal, que la succession des vies imposées à l'âme peut durer dans l'éternité ? »

« Violette, ne cherchez pas, vivez pure en cette vie présente, aimez votre prochain, soyez charitable, remerciez Dieu, ne lui demandez rien, et croyez bien que si votre âme blanche et angélique doit voir perpétuer son existence, les moyens lui en seront toujours fournis et de plus en plus purs, par la nature, par la providence, par Dieu. Laissons un moment ces pensées pour envoyer là-bas, à Maurice et à Éva, notre souvenir fidèle et si le

ciel jette parfois un regard sur ses créatures, qu'il leur accorde sa protection. Dans peu de jours nous aurons de leurs nouvelles. »

LÉOPOLD DAUVIL

(A suivre.)

CERCLE ALLAN KARDEC

AUX IMPATIENS

Le cercle Allan Kardec s'installe activement; nous prions les personnes qui ont répondu à notre appel de ne pas s'impatiser; qu'elles se rendent compte du travail accompli; les soucis de la première heure ont absorbé tous nos soins et il serait injuste d'exiger de l'enfant au berceau l'œuvre qu'il est appelé à réaliser dans son âge mûr.

Et puis nous n'avons pas appelé des indifférents, tous nos adhérents devront travailler avec zèle. Aux impatients, on pourrait répondre : La société, c'est vous ! Comprenez donc les avantages de cette fondation qui diffère de tout ce qui existait jusqu'ici. Il ne s'agit pas d'organiser des spectacles à heure fixe, il s'agit de créer un lien permanent, un centre harmonique où apprendront à se connaître, et à s'estimer, des personnes qui ont les mêmes aspirations.

Fréquentez notre société, créez ces liens, recherchez les personnes avec qui vous vous sentirez des affinités naturelles, et, dans le groupe sympathique ainsi formé, vous obtiendrez, vous-mêmes, les phénomènes que vous demandez aux autres.

Certaines personnes se figurent naïvement qu'elles vont venir voir des phénomènes, comme on va voir le cinématographe, mais il faut en rabattre; rien n'est plus délicat que l'expérimentation personnelle: il faut être armé par l'étude, ou se laisser guider par ceux qui ont l'expérience.

Lorsqu'on sait que Livermore n'avait pas encore reconnu sa femme à la quarante-deuxième séance, sur trois cent quatre-vingt-huit manifestations de cette apparition célèbre; lorsqu'on sait que M^{me} d'Espérance usa, sans aucun résultat, vingt-quatre douzaines de plaques photographiques, en 1880, et que, en persévérant, elle n'en obtint que dix ans plus tard; lorsqu'on sait cela et qu'on ne sent pas faiblir son courage on peut attaquer l'expérimentation.

Le cercle Allan Kardec est un noyau autour duquel peuvent se grouper tous les efforts. Il ne promet pas de phénomènes à heure fixe, il fournit le moyen de les obtenir; il fournira la preuve de ceux qui seront obtenus; il

donnera le droit d'assister aux séances des médiums illustres, dans les rares occasions où il pourra les convoquer.

La société n'a pas pris d'autres engagements. Néanmoins elle a fait bien plus; l'initiative de son président a doublé son local, on aura bientôt une salle de conférence où, ceux qui voudront s'instruire, recevront la parole des maîtres, le plus souvent possible, et, à toute heure du jour, les livres indispensables. Que ceux qui nous ont compris patientent, et qu'ils nous viennent en aide. Ce seront ceux-là qui seront la vie du cercle, lequel ne doit pas être ouvert aux simples curieux.

A propos du Livre " Les Enigmes de l'Univers "

D'ERNEST HÆCKEL

Ce livre a soulevé autant d'admiration que de blâme; nous n'en avons jamais rien voulu dire, car le motif était assez puissant pour faire couler un fleuve d'encre aussi noir que le Tartare. Cependant, il ne nous déplait pas de donner l'appréciation d'une aimable correspondante étrangère qui ne serait pas fâchée d'avoir la réplique, non d'un rédacteur, mais d'un lecteur dont nous promettons de publier la réponse.

Nous donnons la parole à M^{me} M. de Redka, femme de lettres et habile chiromancienne, qui nous fait espérer pour les premiers jours de cette année son arrivée à Paris. L'une de ses premières visites sera pour le cercle où, soit pour renforcer l'alliance, soit par sympathie, soit par curiosité de se faire dire l'avenir, toutes les mains se tendront vers elle.

L. D.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Fidèle abonnée de la *Revue spirite*, je prends la liberté de vous adresser une question d'une importance grave pour tout esprit qui cherche parce qu'il veut savoir ?

Elle s'est spécialement imposée au mien depuis la lecture des fameuses *Enigmes de l'Univers* de Hæckel.

Si vous jugez mes réflexions dignes d'être publiées un jour ou l'autre sous la forme d'un « Petit article » dans notre chère *Revue*, malgré le style défectueux d'une étrangère et malgré l'absence probable de clarté scientifique — car il ne s'agit que d'idées spontanément reçues, mais qui ne veulent pas me quitter si je ne les confie à l'imprimeur, — j'en serai très heureuse et vous en serai reconnaissante.

J'agis aussi dans l'espoir qu'un de vos lecteurs voudra peut être me faire une réponse, qui sera le résultat d'une vie d'expérience et de méditation profondes et qui m'éclairera davantage.

Donc, j'ai parcouru le livre du philosophe allemand qui a soulevé du côté de ses disciples et des nombreux partisans de sa croyance, des félicitations, des applaudissements d'admiration, de l'autre tant d'indignation, tant d'attaques violentes dans le camp du dogme intransigeant aussi bien que des partisans de l'arène spiritualiste. Et voilà l'effet curieux que ce livre a produit sur moi du côté du cerveau.

Il ne m'a ni choquée ni tourmentée. Il ne m'a nullement fait chanceler dans ma profonde croyance spiritualiste. Loin de là et pourtant je dois confesser que j'y ai trouvé des rapports avec notre manière de voir ; j'ai cru apercevoir de certains endroits comme un pont jeté à travers l'abîme qui sépare le Matérialisme de l'Idéalisme.

En vérité où se trouve donc ce matérialisme acharné si l'on descend au fond des choses, si l'on scrute les consciences ? Le Monisme, comme le Panthéisme ancien dont il me semble un rejeton direct, n'est certainement au sens exact du mot ni le matérialisme ni l'athéisme, puisqu'il proclame « force » et « matière » et cette force est douée de vie, d'énergie, de mouvement propre... tout cela n'est-il pas l'intelligence ?

Je voudrais poser une question au professeur Hæckel : cette force consciente à coup sûr ne serait-elle point par hasard analogue au « souffle divin » qui, à notre point de vue spiritualiste, féconde la grande Maya, la « matière sourde créant la substance universelle, cet éther impondérable « source de toute forme et de toute vie ? »

Et qui a pu donner ce souffle divin sinon le Divin lui-même, le Principe, le Tout, l'Un que nous appelons Dieu.

Enfin, c'est avec un vrai bonheur que j'ai cru voir s'ouvrir devant ma raison les idées de ce matérialiste farouche, que le monde ignorant veut apercevoir dans le professeur Hæckel, associées presque à nos chères idées spiritualistes.

Me suis-je trompée ? Serait-il impossible de voir la grande et unique Vérité surgir de tout système philosophique ou religieux approfondi avec le désir ardent de savoir, de connaître, de trouver, malgré la différence des procédés ?

Les chemins choisis pour arriver à la connaissance des causes peuvent être divers, mais le résultat obtenu par le travail intellectuel acharné doit être le même dans sa quintessence. Telle est la loi, il me semble !

Les âmes ont-elles été créées par Dieu, toutes simples, toutes égales, comme le spiritualisme l'enseigne, et envoyées dans la matière pour s'y développer lentement afin d'acquiescer dans cette prison, dans cette gangue, des qualités

multiples qui lui permettront d'en sortir après d'innombrables évolutions lorsque arrivées enfin à la perfection elles s'élèveront à Dieu.

Dans ce cas, où s'incarne l'âme pour la première fois ? Passe-t-elle par tous les règnes, minéral, végétal, animal ? Parcourt-elle toutes les phases de la création jusqu'à ce qu'elle se révèle ou se réveille « intelligence consciente », unité pensante dans un homme, dans le premier homme... dans Adam ?

Ou bien descend-elle dans la matière pour y revêtir tout de suite la forme humaine, ou tout au moins une forme élevée parmi les animaux supérieurs ?

Serait-ce encore que la matière, vivifiée par le souffle divin, par l'esprit produisant des formes de plus en plus fines avec chaque évolution, puisse arriver jusqu'au développement de la vie consciente de l'individualité intelligente ?

Je ne vois pas, pour ma part, quelle raison serait de ne pas admettre cela. Quelle est la différence en somme entre l'une et l'autre croyance ?

L'Esprit, Principe Éternel, envoyant les âmes créées par lui dans la matière ou présidant par des évolutions innombrables au lent développement de l'intelligence propre, c'est-à-dire de l'âme ?

Dans un cas, comme dans l'autre, c'est Dieu source de toute vie, l'Énergie ou la Force qui produit *par, dans, et de lui-même* l'image qu'il veut faire à sa ressemblance.

Pour que cette seconde hypothèse soit admissible pour nous spiritualistes, il faudrait supposer que cette énergie en travail incessant dans l'Univers gardât en créant, en disjoignant, en dissolvant incessamment des formes, l'empreinte de chaque création. Ce moule se pénètre pour ainsi dire de qualités spéciales de plus en plus précises avec chaque manifestation nouvelle ; la valeur de chaque être créé, s'élève de règne en règne incessamment, successivement pour développer selon l'Éternelle Loi du Progrès, mystère sublime, la vie consciente dans la forme devenue agissante et pensante et arriver au moment psychologique, à l'apparition de l'homme que suivra probablement dans des siècles de siècles celle d'un être plus parfait encore.

On pourrait croire, n'est-ce pas, que je prends un peu le parti de l'idée matérialiste ou du dogme panthéiste ; loin de moi, en vérité, cette pensée. A mon opinion, insuffisante il est vrai, l'apparition de l'homme, âme individuelle désormais, ne marque que le commencement, l'instant de sa création que la Bible adopte et nous raconte.

Maintenant seulement se montre tout à coup sa destinée glorieuse en présence de tout l'univers, ses étapes vers la lumière commencent.

Devenu maître de ses actes, prenant sur lui, avec le libre arbitre toute

responsabilité, il est appelé à monter, par des vies sans nombre, d'évolution en évolution à un degré toujours plus élevé de perfectionnement.

Se rapprochant de plus en plus du Dieu que je crois concevoir, triomphant de la chair par l'esprit qui s'épure en lui d'étape en étape, d'anneau en anneau de cette chaîne sans fin, il s'approchera du principe créateur qui fera de l'homme par la seule et véritable transsubstantiation ; qui fera, dis-je, du fils de l'homme un fils de Dieu.

Le lecteur jugera que dans cette courte dissertation, si je me suis un moment rapprochée de quelques idées de M. Hæckel, j'ai dû m'en éloigner pour prouver que je ne crois pas retourner au néant, quand ma journée sera accomplie.

M. DE REDKA

UNE COMMUNICATION

Plusieurs amis réunis en séance à Monaco me font parvenir la communication suivante due, paraît-il, à l'esprit du D^r Benton, l'un de ceux qui se sont matérialisés dans les séances offertes par le médium Miller. Il disait alors en anglais qu'il éprouvait du regret de ne pouvoir s'exprimer en français. Cet article démontrerait donc que s'il ne parle pas notre langue il la dicte parfaitement... A moins que ces pensées du docteur américain ne soit une traduction.

Monaco, 28 décembre 1906.

Quelle prétention, quel vertige et quelle folie de vouloir donner à toutes les merveilles, à tous les faits placés au-dessus de l'entendement humain, une solution rationnelle et humaine !

Pourquoi vouloir expliquer par le connu ce que l'inconnu nous présente ?

Pourquoi vouloir reconnaître à nos seules facultés humaines le pouvoir de pouvoir ? Comment et pourquoi vouloir tout expliquer par la matière radiante de la puissance médianimique, en écartant la puissance merveilleuse et super-irradiante de la puissance surnaturelle, qui se joue de vos forces et qui, par moment, cherchant à vous prouver sa force et sa valeur, ne trouve qu'à côté d'un petit nombre de fidèles éclairés, croyants, tant d'hypothèses stupides, tant de non-valeurs, pour expliquer une valeur primordiale et supérieure.

Quand vous ne pouvez pas comprendre dans votre loyauté à reconnaître un phénomène, une chose qui naturellement par le courant des choses ne se peut expliquer, ayez au moins la dignité et l'esprit de suite de ne pas conclure.

Ne démolissez pas votre jugement vous-même ; et si vous avez reconnu

qu'aucune fraude n'est entrée dans les manifestations, superbes pour les croyants et les incrédules, dans les matérialisations de Miller, ne dites pas des inepties pour faire triompher l'idée naturelle qui ne peut pas s'allier à un phénomène aussi inexplicable.

Comment, vous avouez, vous admettez, (et ceci au préjudice de toute autre explication), que seules les forces du médium sont en jeu pour mettre en mouvement, faire apparaître, disparaître et parler des fantômes, et vous concluez sur ce point : « toutes les forces, aussi extraordinaires qu'elles « soient, mises en mouvement, émanent d'une source unique : le médium. »

Mais qui donc voulez-vous contenter ? Quels sont donc les aveugles que les lumières de l'espace pourraient éclairer que vous mettez si aisément cette lumière sous le boisseau ?

Êtes-vous payés pour vous taire ou pour torturer votre pauvre cervelle à vous tous, incrédules, qui niez devant l'évidence une force inconnue et la donnez à un seul ? Quel est donc cet être merveilleux qui détient en soi un semblable pouvoir, qui peut à son gré amener, comme des fantoches, les chers disparus, aimés de l'assistance ?

Quel est donc celui de vous, spirites, qui donnera son cœur en tremplin à ce pauvre ou magnifique Barnum ?

S'il est vrai qu'à son gré et dans son propre soi un médium peut, avec sa seule force, produire un être autrement que par les lois humaines, qu'on le décore et qu'on le mette sur un piédestal !

Je ne vois point de par le monde un sujet plus susceptible de passionner les sociétés savantes, et sa fortune.

Au lieu de ça, pauvre hère, entièrement à la disposition des forces de l'espace qui l'exposent en tous sens, le Miller dont il s'agit, végète pour vivre et n'a rien de ce qui fait, dans un sens ou dans un autre, le bonheur des fortunés.

Non, je donne ici un démenti formel aux hypothèses complaisantes qu'on a bien voulu élaborer et publier. Notre droit est d'y répondre.

Nous possédons des forces, que nul humain, à moins d'être initié (il y en a) ne peut concevoir ni sentir. Ces forces ne s'analysent pas, ne se pèsent pas, ne se mettent pas en bouteille ; on ne les manipule pas quand on est simplement journaloux.

Mais il y a un respect que l'on doit à ceux qui ont mis tout leur cœur dans des phénomènes aussi étranges que merveilleux.

A ceux-là on doit des égards. On n'éparpille pas la foi comme une chose qu'on a le droit d'acheter et de critiquer.

Vous avez vu, vous ; ne croyez pas, mais n'enlevez pas par miettes à ceux qui croient, non pas leur foi, (vous n'êtes pas assez fort), mais la confiance en ceux à qui ils vont donner asile, pour violer sans pudeur leur sentimen-

talité la plus exquise et la plus vraie, celle qui survit à la terre et à laquelle on a le droit et le devoir de ne jamais toucher.

C'est à l'honneur spirite que je m'adresse ; c'est mon excuse pour relever un gant que je reprends de bien bas.

Un visiteur des séances où la force astrale fut plus agitée que la force terrestre.

L'Esprit du Dr BENTON

Revue de la Presse spiritualiste à l'étranger

EN ANGLETERRE

Notre aimable confrère, le *Light*, de Londres, a eu la gracieuseté de nous adresser ses félicitations à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de la REVUE SPIRITE, et il nous souhaite une nouvelle carrière de même durée. Nous sommes très sensibles à ses éloges et à ses vœux. Il sait en quelle estime nous le tenons, entre tous les organes spiritualistes, à cause de sa grande courtoisie et de la sûreté de ses informations. Que son sympathique directeur, le vénérable E. Dawson Rogers, veuille donc bien nous permettre de lui retourner ses vœux pour la prospérité de son intéressant journal, avec nos regrets d'apprendre, qu'en raison de son grand âge, il s'est décidé à résigner ses fonctions de président de la *London Spiritualist Alliance*, où il avait remplacé le regretté Stainton Moses, et qu'il exerçait depuis quinze ans avec tant de distinction.

La *Société des Recherches psychiques* anglaise publie dans ses « *Proceedings* » un gros volume de recherches sur le phénomène de l'écriture automatique. Le médium, M^{me} Verrall, membre de la Société, analyse les phénomènes dont elle a été l'objet avec une méthode et une logique qui font de ce travail un véritable modèle d'étude critique. Nous y reviendrons.

AUX ÉTATS-UNIS

Le vétéran des journaux spiritualistes américains, le *Banner of Light*, se présente à ses lecteurs sous une forme nouvelle qui en rend la lecture plus facile et plus agréable. Qu'il nous permette de l'en complimenter, ainsi que de la variété et de l'intérêt des sujets qu'il traite dans sa grosse brochure de 56 pages. Il n'est pas douteux que cette publication, déjà si répandue, y gagnera de nouveaux lecteurs et propagera avec une nouvelle force les idées que nous défendons.

Parmi les nouvelles intéressantes que nous y glanons, la plus intéressante est la création d'une *Société de Recherches Psychiques* américaine, sur

le modèle de la société de même nom qui existe en Angleterre, qui fut présidée par W^m Crookes et par Myers, et à laquelle le spiritisme doit tant de travaux de premier ordre exécutés avec une méthode scientifique hors de toute comparaison. La société américaine sera dirigée par le professeur James Hyslop, bien connu pour ses études avec le médium M^{me} Thompson. Le premier numéro de son journal est consacré à la mémoire du Dr Richard Hodgson, mort il y a un an, et que rendirent célèbre son acharnement contre les faux médiums, ses longues et patientes recherches avec M^{me} Piper, et sa retentissante et courageuse conversion, fruit de douze années d'études, pendant lesquelles il avait épuisé, avec une obstination désespérée, toutes les hypothèses permettant d'expliquer le spiritisme sans les Esprits.

Le *New-York-World* nous apprend la conversion au spiritisme de Marconi, l'illustre inventeur de la télégraphie sans fil. Il aurait assisté chez la princesse d'Antoni del Drago à des séances qui auraient entraîné sa conviction.

EN AUSTRALIE

Le *Harbinger of Light* continue le récit des expériences avec le médium Bailey, à Melbourne. Le numéro de décembre contient une planche photographique des apports obtenus par son intermédiaire, et qui sont, sans contestation possible, des tablettes assyriennes et babyloniennes du type de celles que l'on trouve dans les fouilles de Ninive et environs. Si l'on veut bien réfléchir qu'outre ces objets le médium a produit depuis le mois de septembre : une chaîne de métal semblable à celles que les négresses de l'Afrique centrale portent comme talisman; un nid recouvert de plumes intérieurement et extérieurement et contenant un oiseau de grande taille (5 octobre) ; un talisman provenant, dit-on, du Thibet ; c'est-à-dire d'une contrée à peu près inaccessible et formé de courroies de cuir foncé d'un pied de largeur, fabriquées avec la peau d'un « yak » (bœuf spécial au Thibet), auxquelles est attachée une boîte en bois contenant un manuscrit en langue sanscrite — on doit convenir que si le médium est frauduleux il doit avoir l'écoulement de tout un bric-à-brac de musée d'antiquités peu banal.

BIBLIOGRAPHIE

Au sujet d'une conception de l'Univers.

Un livre intitulé *Unité, Attraction, Progrès* (1) a paru il y a une dizaine d'années, dont la *Revue spirite* a déjà parlé et sur lequel il serait peut-être bon de revenir, par ces temps d'indifférence et de scepticisme desséchant.

(1) En vente à la Librairie psychique, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — 1 fr. 25 rendu franco.

L'auteur de ce livre, *M. Prosper Gayvallet*, élabore un système du monde qu'il formule en termes symboliques condensés en phrases très courtes que je trouve fécondes en conséquences scientifiques.

D'ailleurs c'est de ce petit nombre de phrases symboliques et très courtes que Gayvallet déduit tout son système qui est développé, en 260 pages. Par exemple le ternaire *Liberté, Égalité, Fraternité* découle scientifiquement du ternaire *Unité, Attraction, Progrès*.

Comme les appréciations personnelles paraissent souvent suspectes, je me contenterai de faire des citations. Mais je prie le lecteur d'observer que les phrases que je vais citer sont en style *symbolique* dont les déductions *scientifiques* sont développées dans tout le cours du livre.

Extrait de la page 86 :

- « Au commencement était la substance.
- « La substance qui est, qui fut et qui sera.
- « La substance était dans tout, la substance était partout, et la substance était tout.
- « Et la substance était homogène et égale à elle-même par sa vertu d'*Unité*.
- L'*Unité* était l'homogénéité, l'égalité de la substance.
- Et ainsi, l'*Unité* engendrait l'*Égalité*.
- La substance-*Une* s'attirait elle-même et sympathisait avec elle-même par sa vertu d'*Attraction*.
- Et l'*Attraction* sympathique engendrait la *Fraternité*.
- La substance-*Une* et attrayante se diversifiait en son unité et son attraction, par sa vertu de *Progrès*.
- Le Progrès éternel, qui distribuait la substance là et ailleurs.
- Et en même temps qu'il distribuait, il dirigeait, et en même temps qu'il dirigeait, il organisait.
- Et le Progrès devait aboutir à la *Liberté*.
- L'*Unité* était stérile et inféconde.
- Mais l'*Attraction* lui donnait la fécondité.
- Et le Progrès la fécondait.
- L'*Unité* était immobile dans son éternité.
- Mais l'*Attraction* lui donnait le mouvement en puissance.
- Et le Progrès mettait le mouvement en action.
- L'*Unité* était imparfaite dans son immensité.
- Mais l'*Attraction* lui donnait la force de tendre vers la perfection.
- « Et le Progrès la dirigeait vers la Perfection. »

Extrait de la page 167 :

- « L'Unité est un état.
- « C'est l'état d'homogénéité de la substance et par suite d'équilibre, de repos, de mort.
- « L'Attraction est une force.
- « C'est la force qui précipite la substance contre la substance.
- « C'est la force-Une qui fait mouvoir le monde.
- « Le Progrès est une direction ou plutôt une tendance à suivre une certaine direction.
- L'Unité étant l'équilibre, c'est l'ordre.
- L'ordre et l'équilibre étant des propriétés inhérentes à la substance, il en résulte que la substance a une tendance à revenir à l'ordre et à l'équilibre s'ils sont rompus, une tendance à coordonner le désordre.
- L'Unité est donc la cause de l'harmonie qui s'établira dans le Progrès désordonné.
- C'est la cause des lois, des règles générales et fixes conséquences rigoureuses de l'Unité, de l'homogénéité de la substance.
- C'est l'obéissance, l'asservissement à la loi-Une.
- C'est le principe d'autorité.
- C'est la discipline, la tyrannie de l'Égalité.
- L'Unité c'est le Dieu de la mythologie catholique, immobile, inerte, ennemi du Progrès.
- Dieu-un, pliant à sa loi-Une tous les hommes égaux.
- Le Progrès c'est la cause de la rupture de l'équilibre inerte et infécond.
- C'est le principe de *différenciation* rompant l'homogénéité.
- C'est le principe de désordre, de désobéissance à la loi-Une.
- C'est le principe de révolte, d'indépendance, d'émancipation à outrance, de liberté désordonnée, de Révolution, d'anarchie.
- Le Progrès c'est le Lucifer de la mythologie catholique jetant le trouble dans la création.
- L'Attraction c'est la Force, c'est le moteur par lequel le Progrès fait sortir la substance de son équilibre et de son unité.
- L'attraction rompant l'équilibre, participe du principe de Progrès.
- C'est le moyen dont se sert le Progrès contre l'Unité.
- D'autre part l'Attraction-Une, partout la même en essence, est un moteur-un, intégral et résistant à la différenciation, au désordre.
- C'est le moyen dont se sert l'Unité contre le Progrès.
- L'Attraction participant de l'Unité, lutte contre le Progrès.
- Et participant du Progrès, lutte contre l'Unité.

- Elle agit contre l'Unité pour la différencier.
- Et elle résiste au Progrès pour le coordonner.

Extrait de la page 95 :

- « L'unité c'est la substance dans son équilibre.
- « L'attraction c'est la substance dans sa force.
- Le Progrès c'est la substance dans sa marche vers la Perfection.
- L'Unité c'est l'état statique.
- L'Attraction c'est l'état dynamique.
- Le Progrès c'est l'état cinématique.
- L'Unité c'est l'Égalité.
- L'attraction sympathique c'est la *Fraternité*.
- Le Progrès (principe de différenciation d'indépendance), tend à la *Liberté*.
- L'Unité est l'origine des choses.
- L'Attraction est la force des choses.
- Le Progrès est la loi des choses.

Amour et Maternité, par M^{me} Claire G..., fragments d'un ouvrage inédit. Prix 3 fr. 50.

M^{me} Claire G... publia, il y a un an, un livre de grande valeur philosophique et documentaire, intitulé *Souvenirs et Problèmes spirites*, auquel, dans la *Revue Spirite* de novembre 1905, l'érudit chercheur Dr Pau de Saint-Martin consacra un intéressant article.

Dans une langue solide, avec un ton de sympathique franchise et une sorte de netteté scientifique, M^{me} Claire G... nous y présentait les résultats de ses investigations patientes dans le domaine psychique, d'abord en tant qu'observateur, ensuite en tant que médium.

Cette attachante profession de foi ne pouvait, on le sentait, se suffire à elle-même et lorsqu'une doctrine riche et fécondante comme le Spiritisme a, par un rare privilège, imprégné un cerveau féminin aussi fortement organisé que celui de M^{me} Claire G..., soyez certains que cela ne se sera pas fait en vain.

Car si l'homme, être spéculatif, s'attarde à considérer les idées en soi, c'est-à-dire d'un point de vue scientifique ou métaphysique, la femme, qui entre autres supériorités a sur nous celle de savoir vivre en dehors d'elle-même, la femme, dis-je, envisage immédiatement les applications possibles de ces idées au développement moral de l'Humanité. La Femme est, d'instinct, la Mère et l'Éducatrice.

Et voilà pourquoi M^{me} G... jugeant l'heure opportune, a extrait d'un ouvrage important auquel elle travaille depuis plusieurs années : *Le féminisme sur les bases d'un spiritualisme indépendant*, a extrait, dis-je, la matière d'un volume de trois cents pages qu'elle livre aujourd'hui à la publicité.

La thèse de M^{me} G... est celle du féminisme rationnel, avec, comme principe fondamental celui de la « parité d'âmes » entre les deux sexes, qu'on trouve à la base de la doctrine spiritualiste.

La morale double, la morale à deux faces qui réserve toutes ses indulgences pour les fautes masculines, tandis qu'elle sévit impitoyablement contre les erreurs féminines, cessera avec l'avènement de la « mystique scientifique ». Et M^{me} G... est persuadée et elle nous assure que, de ce jour, la question féministe, cette branche importante de la sociologie, sera résolue.

Vous imaginez sans peine quelles peuvent être, dans le détail, les justes revendications que présente, éloquentement d'ailleurs, M^{me} Claire G..., au nom de ses convictions spiritualistes, étayées par un ferme bon sens.

Son chapitre sur « l'Amour » est fort beau. Nous y découvrons l'âme, la clef de sa théorie. Mais je lui préfère la seconde partie du livre où, avec une argumentation serrée et bourrée d'exemples, l'auteur nous démontre tour à tour que « pour préconiser l'amour libre, il faudrait avant tout admettre le principe qu'il oblige surtout l'homme par le sentiment sacré de l'honneur » ; et nous affirme que la femme peut et doit être affranchie de « l'esclavage sexuel » en acquérant le droit, la liberté de refuser ou d'accepter la maternité. Elle exhorte ses pareilles à la solidarité et, dans un dernier chapitre, demande que la mère, lésée en vertu de nos mœurs familiales dans ses droits les plus sacrés, reprenne vis-à-vis de ses enfants, une place égale, juridiquement parlant, à celle du père.

Certains des chapitres de ce livre — ceux surtout sur le libre refus et la libre acceptation — ne paraîtront d'une audace très grande que parce qu'ils sont empreints d'une logique profonde, d'une logique de cœur, contre laquelle proteste, au nom de la routine et de l'égoïsme, notre logique stupide, lâche et froide.

Nous avons souhaité parfois que, dans ce livre, la pensée de M^{me} G... se présentât sous une forme plus condensée, moins discursive. Mais ne savons-nous pas que l'œuvre fragmentée nous est offerte dans un cadre plus restreint que celui qui lui était destiné ? Néanmoins, le plan, l'ensemble de l'ouvrage nous apparaissent à travers les articles qu'on y a choisis. Lisez-le, vous tous qui êtes accessibles à ces deux grandes influences qui se partagent l'âme humaine : la logique et la pitié. Et vous vous sentirez, mesdames, plus vaillantes, et vous messieurs, tout amendés d'avoir passé

quelques heures en compagnie d'une intelligence lumineuse, mise au service d'un cœur de femme enthousiaste et bon.

A. GAUDELETTE.

Psychologie morbide, Hallucinations et suggestions collectives,
par le Dr Dupouy. Prix : 3 fr. 50.

M. le Dr Dupouy, l'auteur connu de *Les Sciences occultes et la Physiologie psychique expérimentale*, est un déterministe qui ne demanderait pas mieux que les doctrines spiritualistes fussent à l'ordre du jour. Ce livre, où il nous expose les vésanies religieuses et suggestions collectives à travers les âges est, en somme, un chapitre inédit et très copieux de la « Psychologie des foules ».

Le Dr Dupouy, après nous avoir dressé un tableau sommaire des idées superstitieuses et des erreurs généralisées dans l'antiquité, établit une théorie des hallucinations et suggestions collectives, puis il examine le déplorable état physique et moral du peuple au moyen âge et lui attribue les épidémies de la folie religieuse qui sévirent dans les couvents, ainsi que les faits collectifs et isolés de sorcellerie, démonolâtrie, incubisme, lycanthropie, hystéro-démonopathie, théomanie, qui furent enregistrés au cours de ces époques troublées.

Il s'élève contre le sectarisme des inquisiteurs et de la magistrature et nous cite les noms des médecins des siècles derniers qui soupçonnèrent que les soi-disant possédés et démonopathes étaient simplement des malades, des hallucinés, à qui des douches devaient être appliquées plutôt que les flammes du bûcher. M. Dupouy termine son ouvrage par un chapitre où il constate que, néanmoins, des faits de médiumnité ont pu se produire en dehors de la folie religieuse. Mais, persuadé, comme le Dr Le Bon, que les foules ressemblent aux êtres primitifs qui sont beaucoup plus sous l'influence de la moelle épinière que sous celle du cerveau, il conclut, à regret, selon Leibnitz, que notre patrimoine psychique doit être uniquement constitué de tout ce que nous ont légué nos ancêtres.

Nous ne partageons pas son opinion, car nous sommes convaincus que la vie invisible a, de tout temps, participé à la nôtre, mais nous recommandons vivement ce savant ouvrage aux chercheurs de bonne foi.

A. GAUDELETTE.

L'Inde antique, par Alfred LE DAIN. — Nouvelle édition, 1 vol. in-12.
Prix : 3 fr. 50.

L'Orient, a dit notre grand Burnouf, « est un monde à découvrir ». Là est la source de toute connaissance : Dogmes religieux, Philosophie, Philologie,

et Psychologie, Histoire et Littérature ; tout cela a été son domaine ; et tout cela, produit immense de ses légions de penseurs, d'érudits et d'initiés, a été la monnaie courante de toutes les nations dont l'Inde antique a été le suc nourricier.

Cet ouvrage est un aperçu de ses prodigieux enseignements, et un hommage rendu à notre mère commune, où l'humanité peut puiser sans cesse, si elle veut arriver au pinacle de la science, la connaissance de la Sagesse antique représentée par ses *Grands Initiés*.

L'Évangile de l'esprit. *Saint Jean* traduit et commenté par ALTA, docteur en Sorbonne. Un vol. in-18; Prix : 3 fr. 50.

Voici un inconnu qui demain sera célèbre. La crise religieuse que traverse aujourd'hui le Christianisme trouvera dans ce livre sa solution définitive : catholiques et protestants, orthodoxes et libres-penseurs, tous les hommes intelligents le liront ; et ces pages d'une philosophie transcendante, ces scènes d'un sentiment exquis, la clarté absolue de l'idée, la netteté et le relief du style, ici la poésie des descriptions, là l'éloquence des réquisitoires, feront au prophète nouveau la gloire d'avoir révélé, ou, mieux, *rédévoilé* à notre xx^e siècle la véritable *Religion*, de la Raison *reliée* à la Foi par le Verbe de Dieu, Jésus, et par le verbe de Jésus, saint Jean. Alta dédie son œuvre « au pape de génie qui haussera l'Église Catholique du Christianisme matériel au Christianisme spirituel » : il eût pu la dédier au génie humain, qu'elle illumine vraiment des splendeurs de Dieu.

Monde Psychique, les ordres des idées et des âmes. — Le Fonctionnisme Universel Essai de Synthèse Philosophique, par HENRY LAGRÉSILLE. — Ouvrage grand in-8 de 652 pages en cinq parties. Prix : 12 francs.

- I. — Logique Métaphysique et appliquée.
- II. — Théodicée ou Psychologie de l'être.
- III. — Organisation Psychique ou Psychologie constitutionnelle.
- IV. — Idéogénèse ou théorie des idées.
- V. — Termaléthique ou reconnaissance des Termes véritables.

La linguistique vulgarisée. — Étude sur l'origine et l'unification du langage, par Alfred LE DAIN. — Nouvelle édition, 1 vol. in-8. — Prix : 7 fr. 50.

A une époque où les relations de peuple à peuple deviennent de plus en plus fréquentes, l'étude des langues étrangères est devenue une nécessité. Pour obéir à cette tendance, l'auteur a cru devoir présenter au public cet ouvrage. Du reste, il est acquis que les langues Indo-Européennes présen-

tent un caractère commun. D'où cette conséquence, qu'en classant méthodiquement les radicaux d'un même groupe ethnique, on peut arriver à connaître l'ossature de plusieurs idiomes à la fois. Par la permutation des lettres, loi primordiale de la philologie, on obtient ce résultat.

La Prêtresse d'Isis, légende de Pompéi, par Édouard SCHURÉ. —

Un volume in-16. Prix, 3 fr. 50.

Dans ce roman, d'un genre nouveau, l'auteur a voulu peindre, sous forme d'une action dramatique, une Pythonisse, une Voyante antique, ses facultés surnaturelles, ses luttes d'âme et sa destinée tragique, entre l'amour terrestre qui l'obsède et l'amour divin qui l'inspire.

Pour illuminer, dans ses derniers replis, la personnalité complexe d'Alcyonée, la prêtresse d'Isis, ainsi que celle de Memnonès, l'initié, et de Hédonia Métella, en qui la magie noire s'allie à la séduction et à la perversité d'une dame romaine de la décadence, le poète s'est servi à la fois des traditions les plus avérées de la science occulte et des découvertes récentes de la psychologie expérimentale. L'Égypte, Pompéi et la Rome des Césars revivent dans ces pages ardentes et coiorées.

Oeuvre d'art, d'intuition et de résurrection *La Prêtresse d'Isis* forme, avec les *Grands Initiés* et *Les Sanctuaires d'Orient*, une sorte de trilogie. Dans le miroir lumineux de l'initiation antique, elle montre l'initiation de l'humanité future.

Médecine des esprits. Brochure. Prix 0 fr. 25. *Franco*, 0 fr. 30.

Ce petit livre a été obtenu par l'écriture médianimique. L'esprit, qui signe ces communications, a déjà soigné et guéri un grand nombre de personnes malades.

Il indique, dans cet ouvrage, les procédés à employer pour soigner son prochain avec l'aide des esprits, pour devenir médium guérisseur.

Il indique aussi la cause des maladies, leur remède par le magnétisme et le traitement moral épurateur de l'âme, le moyen de se préserver de l'obsession et de la guérir, ainsi que des conseils d'hygiène sur l'alimentation pour les médiums et les non-médiums.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage aux lecteurs de la *Revue*, surtout à tous les malades et aux personnes dévouées et charitables désireuses de soulager leur prochain. Les médecins, eux aussi, verront là un nouveau champ d'investigation à étudier.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.

Mayenne. — Imprimerie CH. COLIN.